

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOÛT

SOMMAIRE

Sous le Soleil de Minuit
Le Tombeau du Grand Frédéric
Chronique de la guerre
En quelques lignes...
L'Unité européenne et la Société des Nations
Les comédies de Shakespeare
Un rôle ingrat
Louise-Marie la Bien-Aimée
Lectures.

CHARLES BARZEL
O. FORST de BATTAGLIA
Hilaire BELLOC
* * *
Christopher DAWSON
Camille MELLOY
Robert POULET
Jeanne CAPPE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

Banque de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 50,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Blechoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX-PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,
sont ceux convenant le mieux au

CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché

CINAMEX S. p. r. l.

21, av. aux Camélias, MERXEM, (Anvers)

Hermétisation métallique et SYSTÈME — Calfeutrage BREVETÉ

Suppression radicale de tous courants d'air passant en dessous et par les jointures des portes et fenêtres.

Nos joints en bronze sont d'une efficacité **ABSOLUE** et **GARANTIE** parce qu'

ILS S'ENCASTRENT DANS LE BOIS

Suppression des poussières et infiltrations d'eau empêchent déperditions de chaleur et font réaliser économie de combustible de 25 à 30 %.

Procédé **INVISIBLE, DURABLE** et **HYGIÉNIQUE**.

Prix forfaitaire pour Namur et environs, 8 fr. le m. courant placé.

Guillotines, 10 fr. Belgique : 1 fr. en plus sur ces prix.

L'HERMÉTISATION, 36, rue Julien Colson
Salzinnes (NAMUR) Compte Chèque Postal : 128.886

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

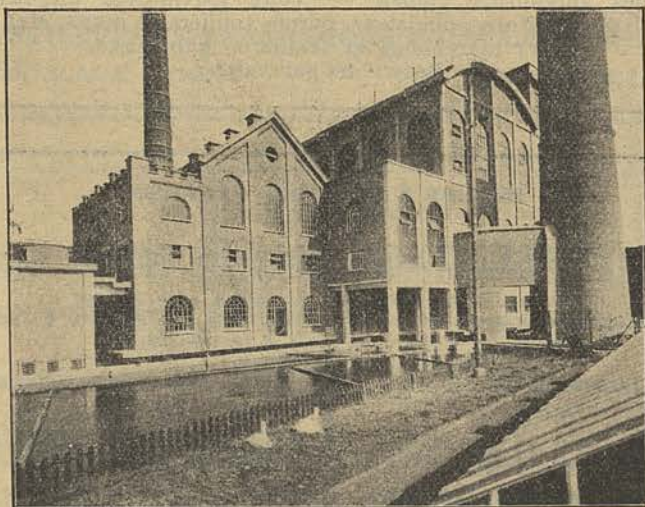
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839

Chauffrerie centrale électrique - cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET **” Opera ”**

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY¹₂

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS
CHENEUX GOUTTIÈRES TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone: 302 ADR. télégr.: Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatifs - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
L'oléates, Résinates - Email :
LUXOR - FLANC AMÉRICAIN
H. drofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la ceruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'email « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture étanche inaltérable sur ciment sans orniage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez son facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Haut
S. A

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NUMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires**

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèques Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

**MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS**

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 314.55

**Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries**

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR
(Anciens Établissements Th. Finet)
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

**CHARPENTES MÉTALLIQUES
RÉSERVOIRS**

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigaux Belgique. Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse - Sulfate d'alumine

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpentina
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucreries, Briqueteries et Carrières
Brûleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Métallisation des Flandres S. P. R. L.

57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection
(zinc-aluminium-cuivre-plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

SOUDOMÉTAL S.A.

ELECTRODES
Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST



ANCIENNES USINES

Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK

La Hestre-lez-Mariemont

Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET



l'ANCIEN
OU MODERNE

LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :

Van Eynde

87-89, avenue
du Midi
BRUXELLES

MAWET

Radio

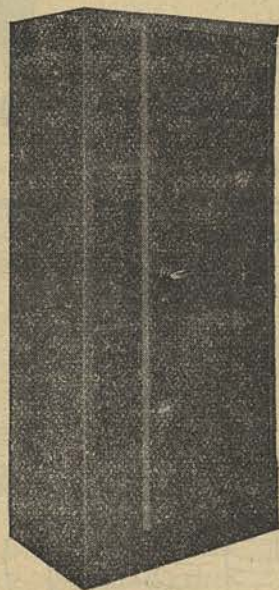
Électricité Ménagère et Industrielle

Distributeur des marques :

BELL TÉLÉPHONE — PHILIPS — TELEFUNKEN

Place du XX Août, 32, LIÈGE

Tél. 15571 — C. Ch. Post. 89904 — R. G. L. 4347



FATA

Meubles
en acier

fabriqués par

S.A. FAVETA

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

*Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.*

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.



Philippe M. PFLUGER

Ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(S.O.C. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie

PARAFEU SUFRO

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



28, r. Edouard Anseele

LA LOUVIÈRE

Téléphone : La Louvière 539

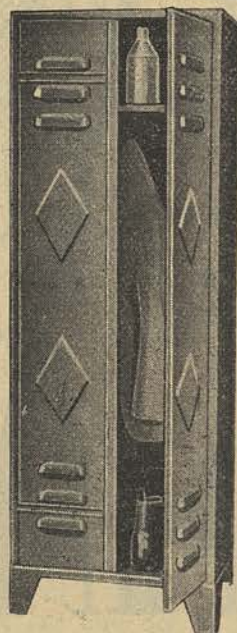
Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à hau-
te pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellax

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

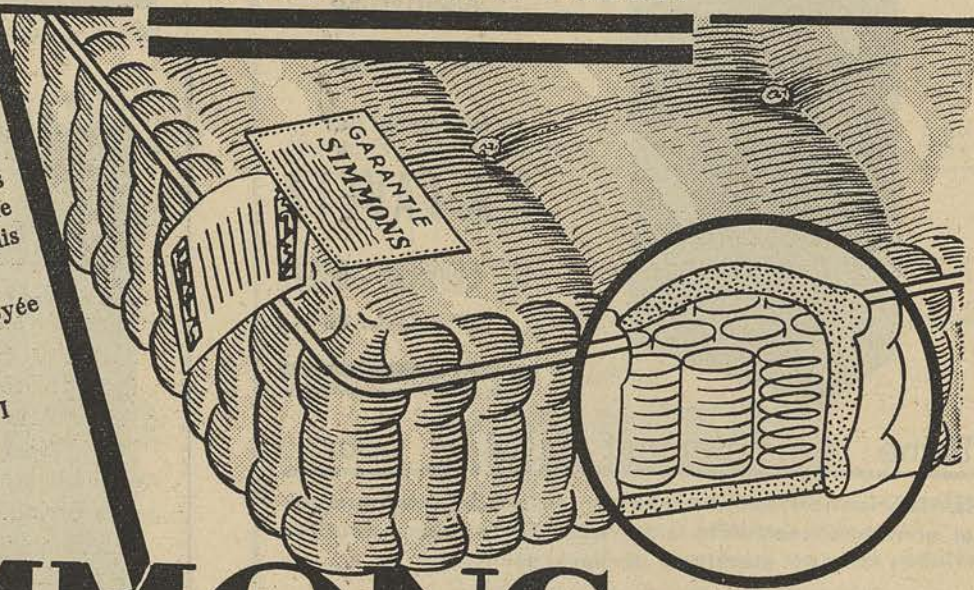
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas SIMMONS à ressorts ensa-
chés mettent la qualité SIMMONS
à la portée de tous.

Avec SIMMONS, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Sous le Soleil de Minuit
 Le Tombeau du Grand Frédéric
 Chronique de la guerre
 En quelques lignes...
 L'Unité européenne et la Société des Nations
 Les comédies de Shakespeare
 Un rôle ingrat
 Louise-Marie la Bien-Aimée
 Lectures.

CHARLES-BARZEL
 O. FORST de BATTAGLIA
 Hilaire BELLOC
 * * *
 Christopher DAWSON
 Camille MELLOU
 Robert POULET
 Jeanne CAPPE

Sous le Soleil de Minuit⁽¹⁾

Tout le monde sait, grâce à la lecture, aux croisières, si à la mode aujourd'hui, que la Norvège et la Suède, déchiquetées par la mer ou l'océan, sont les pays des fjords profonds entre les montagnes abruptes.

Ce que l'on sait moins, et cela j'ai pu le constater, c'est que les provinces septentrionales de ces pays, le Norrland, qui est la Laponie, abrite une race absolument libre et indépendante, une race nomade, ne pouvant se fixer, ne pouvant s'assimiler à notre civilisation. Ces hommes, ces Lapons, que j'appellerai les Romanichels du Nord, reçoivent un des plus beaux cadeaux que la nature dispense à notre planète : le Soleil de Minuit. Un soleil mystérieux, enveloppant, ensorcelant par les couleurs qu'il donne aux nuages, s'il en passe dans le ciel, un soleil fatigué, accablé par sa course, dont la douceur et la bienveillance demeurent à jamais gravées sur une rétine humaine. Lentement, il s'abaisse vers l'horizon, mais avant d'y arriver, il s'arrête : c'est minuit. Un minuit étrangement troublant que les poètes et les amants seraient heureux de célébrer et de connaître. Puis, il remonte. Et c'est le premier rayon du matin. La nuit s'est passée sans avoir existé.

C'est par une de ces nuits ensoleillées que j'ai pris contact avec la Laponie. Et je veux vous conter comment.

Au temps où la civilisation ne débordait pas encore les régions méditerranéennes, les anciens ne comptaient dans ce monde restreint que sept merveilles. La Pyramide de Chéops survit seule de ce passé. Mais, dans les contrées ouvertes depuis à l'activité humaine, des prodiges naturels, des créations du cerveau de l'homme se sont dressés, lumineux et audacieux, pour remplacer le Tombeau de Mausole, le Phare d'Alexandrie, le Colosse de

Rhodes, les Jardins de Sémiramis, le Temple de Diane, le Jupiter Olympien, émiettés par la course du temps. Les voyages, l'exploration ont mis peu à peu toute la terre à notre connaissance. Il n'y a pas un pays où la nature n'offre de sujets d'admiration auxquels se joignent les créations du génie humain. Partout se révèle la puissance mystérieuse de la matière et celle de l'intelligence.

Au Soleil de Minuit, porté comme une des merveilles de l'Europe, s'ajoutent en Laponie les lacs et les montagnes de fer.

Mais, d'abord, situons bien sur la carte cette Laponie enchantée. C'est une immense contrée, au nord de l'Europe, dont les parties septentrionales bordent l'Arctique. Elle a une superficie grande comme la France et l'Allemagne réunies. Elle est partagée entre la Norvège, la Suède et la Finlande. C'est la Laponie norvégienne et suédoise que j'ai visitée et c'est dans la Laponie suédoise que j'ai vécu un été incomparable où pendant cinquante jours le soleil ne se couche pas. Et c'est de celle-ci que je peux vous parler.

La Laponie est la plus grande et la plus septentrionale des provinces de Suède. Sa superficie est de 118.000 kilomètres carrés. Elle n'a qu'une population d'environ 105.000 habitants dont 6.000 à 7.000 Lapons. L'autre élément est fait surtout de Suédois fixés dans les vallées propres à la culture, ou d'ouvriers groupés dans les agglomérations minières. La race lapone est une race qui s'éteint parce que incapable de s'adapter à une civilisation supérieure. La Suède, pays magnanime, fait tout ce qu'elle peut pour enrayer cette décadence : pays de l'ordre et de la discipline, de la propreté reluisante et de l'organisation achevée, elle a un des standards de vie les plus élevés, et peu de nations peuvent se vanter d'avoir un tel confort et un tel bien-être. Ce qui ne veut pas dire que le passé n'ait pas transmis ses caractères

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier, à Bruxelles.



ethniques. Il y a encore en Suède, malgré le nivellement social le plus intelligent et le plus agréable, car il s'est produit par en haut, des usages qui datent de temps immémoriaux. Chaque province conserve ses vieilles coutumes, même au milieu du progrès matériel le plus intense. Et c'est ce qui fait le charme de ce pays : son confort et son folklore. La beauté du paysage est éblouissante : l'eau se trouve toujours au milieu de la forêt, et la forêt au milieu de l'eau. Ces lacs sont autant de visions ineffaçables. Fascinante est la Suède dans sa mystérieuse clarté d'été.

Si les provinces suédoises conservent le respect de leur folklore, tout en étant soumises aux lois du royaume, la Laponie, elle, du moins en ce qui concerne les Lapons, jouit d'une autonomie presque complète. J'ai vivement admiré la prévoyance, la bienveillance, je dirai maternelle, que la Suède manifeste envers ce peuple enfant. Non seulement les Lapons demeurent libres avec leurs coutumes et leur costumes, mais ils sont exemptés de service militaire. Ces nomades payent un impôt léger au gouvernement suédois et ils sont soumis à l'obligation scolaire. C'est le seul frein que l'on apporte à leur envie de changer toujours de place. Mais l'école à laquelle on les astreint s'adoucit et se simplifie pour eux. Soit qu'on organise des cours près de certains camps lapons, soit que les Lapons eux-mêmes descendent, en octobre, de leur montagne et amènent leurs enfants dans les villes pour l'école où il s'viendront les prendre dans quelques mois, car ils ne les laisseront pas toute l'année scolaire.

Dans les villes les enfants lapons sont logés à la manière lapone pour ne pas être dépaysés. Des femmes laponnes prennent soin d'eux. On vante à l'école leur vivacité d'esprit, leur caractère doux, agréable. Mais lorsqu'ils retournent sur les montagnes avec leurs parents, ils ont le cœur heureux, ils ne sont pas tentés de grossir le troupeau de petits manœuvres des mines; le grand air de l'extrême-nord, les rochers, la forêt, la neige sont leur patrie. Bravo! à la Suède de l'avoir compris et de ne pas insister pour civiliser une race têtue que la colonisation même aurait complètement décimée depuis longtemps. La race s'éteindra, mais du moins on ne l'aura pas exterminée. Les Lapons sont ainsi le dernier peuple libre d'Europe. Un vieux dicton a baptisé la Laponie « le Pays que Dieu oublia ». Je ne crois pas que ce soit Dieu qui ait oublié, mais les hommes, et par un oubli volontaire. Grâce à la belle et noble sagesse du roi et au libéralisme agissant du peuple suédois.

* * *

Il y a seulement une quarantaine d'années, les Lapons étaient seuls, au nord du pays et les communications étaient rares. Mais depuis l'ouverture du chemin de fer de Luleå Gällivare qui se prolonge maintenant jusqu'à la frontière norvégienne, les portes de la Laponie sont magnifiquement ouvertes. On peut prendre à Paris même son billet Paris-Abisko avec faculté de s'arrêter dans toutes les villes de Suède qui vous tentent sur le parcours. Car si la Laponie commence à Boden, Luleå, Gällivare, Kiruna, c'est d'Abisko, la dernière ville lapone septentrionale, que l'on peut pénétrer dans les camps lapons, par le lac de Torne Träsk, qui mesure 317 kilomètres carrés.

A partir de la Saint-Jean, la grande fête suédoise, du 24 juin jusqu'au 18 juillet environ, le soleil suit la chaîne des montagnes qui entourent le lac, sans jamais disparaître. Plus tard il disparaîtra progressivement en incendiant l'horizon. C'est la région hantée des aurores boréales.

Au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans le Norrland on éprouve, avec une acuité croissante, le sentiment d'avancer dans l'espace et de reculer dans le temps. Peu de régions en Europe offrent une pareille révélation de paysages originels. Au milieu d'un fouillis inextricable de forêts, traversent de larges fleuves

bleus, comme des bras de mer, et des lacs non moins bleus et transparents; de frénétiques bondissements de cataractes, qui couvrent le bruit du train, font du Norrland un musée prodigieux de reliques planétaires. En arrivant au bout de la Laponie, on a l'impression d'être plutôt à la fin qu'à la naissance du monde. Et cela de toutes manières. D'abord le ciel paraît tellement bas, le soleil si près qu'il semble qu'en montant sur le toit de la maison on va réellement le toucher du doigt. Et sans être ébloui, car c'est un soleil qui se laisse fixer à toute heure. L'horizon paraît fini. Autour de soi, à voir les arbres rabougris — depuis 500 kilomètres, ils n'ont cessé de diminuer de hauteur et là ils sont presque aussi nains, aussi ratatinés que les nomades eux-mêmes — on a l'impression de se trouver au milieu d'une tragédie extra-terrestre, sous ce soleil qui supprime la nuit tout en refusant presque sa chaleur.

Disons un mot sur la Laponie en tant que contrée. Elle est, au point de vue géologique, une des plus anciennes du monde. Le pays descend en terrasses des sauvages massifs montagneux et se rattache, à l'ouest, à la gigantesque chaîne de montagnes des Alpes scandinaves : le Koelen, vers le golfe de Bothnie. Les massifs ont le caractère des régions alpestres avec leurs sommets couverts de neiges éternelles. Des glaciers forment des rivières qui s'élargissent parfois au point de constituer des lacs à la forme allongée qui mesurent jusqu'à 70 kilomètres de long. Aux endroits où les massifs joignent le plateau central qui accède à la plaine, il se forme d'énormes chutes d'eau ou cataractes. On voit un lac se précipiter dans un autre lac, situé plus bas et, alors se crée un phénomène de la nature comme le « Stora Sjöefallet », une chute d'eau qui est la plus merveilleuse d'Europe.

Le plateau central, qui accède aux chaînes de montagnes, est formé de terrains désertiques légèrement accidentés avec de vastes marais et bruyères au milieu desquels se dressent des montagnes coniques isolées. Plus à l'est commence l'immense forêt de pins.

L'hiver lapon est long et rigoureux, cependant les « fameuses ténèbres éternelles » ne durent qu'un mois, aux environs de Noël, lorsque le soleil est au-dessous de l'horizon. L'air limpide et l'aurore boréale qui éclaire les surfaces neigeuses reflétant elles-mêmes la lumière rendent cette longue nuit supportable. Déjà en février le jour dure quelques heures et il s'allonge de plus en plus. En mai le printemps atteint les régions basses et fait fondre glaciers et neiges. En juin c'est le brusque épanouissement d'un été indescriptible. Le soleil caresse sans arrêt une nature bouillonnante de sève. J'ai vu plateaux et versants montagneux couverts de la plus luxuriante et de la plus variée des végétations. Les papillons, aux riches couleurs, voltigent parmi les orchidées, les azalées et les violettes alpestres. Les oiseaux migrateurs, de l'Afrique du Nord et de l'Europe méridionale, s'ébattent dans les forêts et les marais de Laponie. C'est l'époque où les Lapons rassemblent leurs rennes à la clairière des bois et partent au bord des lacs pour la pêche, et c'est là que je leur ai demandé l'hospitalité.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que les touristes sont rares; du moins ceux qui viennent ne circulent guère en dehors des sentiers tracés, et s'ils vont voir quelques Lapons, que j'appelle les « Lapons touristes », placés pour eux au bord du Torne Träsk, ils n'osent guère faire plus de 20 mètres au delà du bateau qui les a conduits.

La Laponie ne sera jamais, heureusement, une Suisse nouvelle; elle est trop loin et on la croit trop sauvage. Elle l'est d'ailleurs en réalité, et c'est bien ce qui fait son charme. Pas de dancing, pas de casino. La Laponie âpre, virile, a sa beauté intacte. Même à notre époque, et malgré le chemin de fer, elle demeure une terre d'expédition, je dirai d'aventure, plutôt que de tourisme dans

le sens courant du mot. Le grand silence y règne dans la magie des fleurs, de l'eau et de la forêt. C'est ainsi que j'imagine le paradis terrestre.

User ses bottes à travers les marais et les bruyères, ou sur le roc ingrat, ne pas avoir peur de se déchirer aux ronces gigantesques des forêts vierges, entendre le matin au réveil le chant du cygne sauvage ou le bruit étourdissant des masses d'eau qui tombent en cataractes, des glaciers qui se brisent, voir des symphonies de couleurs tellement neuves, tellement inconnues à notre rétine qu'au premier contact on se croit halluciné, respirer un air si pur qu'il en est voluptueux, se sentir libéré de tout souci social, loin de toutes contingences troubles : voilà ce que représente un séjour en Laponie.

* * *

Je vous assure qu'en débarquant ensuite à l'aérodrome du Bourget, après quelques heures d'avion, se retrouver dans l'auto d'Air-France, au milieu du brouhaha infernal de Paris, avec la traversée des quartiers brumeux qui mènent à la rue Lafayette, où l'air paraît irrespirable après la pureté d'en haut, où le klaxon des autos vous donne autant de chocs aux nerfs, où l'on se demande, à voir les gens s'agiter dans les rues, si l'on n'est pas tout à coup tombé dans le royaume des fous, je vous assure que le contraste étourdissant, à lui seul, vaut un voyage en Laponie. Les changements de décors précipités provoquent des sensations hors de pair, à la condition de rentrer par l'avion. Le film se déroule à une telle vitesse qu'on se tâte pour se sentir bien soi-même. Evidemment, si l'on revient par le train et les bateaux, à travers la Suède, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande, la France, ce doit être des réactions plus adoucies. Il faut aller par les moyens lents et revenir par le moyen rapide, on éprouve ainsi les plus fortes et les plus splendides sensations.

Mais, revenons à notre entrée en Laponie. Je vous ai dit que ce pays n'est pas seulement celui du Soleil de Minuit et celui des lacs, il est aussi celui des minerais. Dans le Nord de la Laponie se trouvent les districts miniers les plus riches du monde; ils se placent au troisième rang pour les minerais de fer. Les mines en exploitation les plus célèbres sont celles de Gellivare et de Kiruna. Le gisement le plus considérable est celui de Kiruna, bien au delà du cercle polaire, qui a une contenance de plus d'un milliard de tonnes de minerai dont la teneur en fer varie de 60 à 70 %. La teneur moyenne des autres minerais européens est de 35 à 40 % et celle du monde entier, y compris les suédois, est de 45 %.

L'extraction, qui, pendant les périodes d'heureuses conjonctures économiques, s'élève annuellement à environ 9 millions de tonnes, se fait dans des conditions très favorables, le minerai affluant presque partout à la surface du sol. A côté de Gellivare, à MalMBERGET, on charge directement les wagons de minerai qui sont conduits, par la voie ferrée la plus septentrionale du monde, aux ports d'embarquement de Luleo et de Nordwick. Luleo est situé à l'extrémité de la mer Baltique, sur le golfe de Bothnie. Son activité n'est possible qu'en été; l'hiver le golfe étant transformé en glacier, le trafic se fait par Nordwick, petit port norvégien situé sur un bras de l'océan Atlantique. Luleo, à quelques kilomètres de Boden, une des premières cités laponnes en montant de Suède, est extrêmement curieux. Les minerais qui se centralisent là forment une montagne au bord de la m.r. Le long des quais ce sont de gigantesques dépôts de bois de toutes les dimensions, brut ou semi-travaillé. C'est un port lapon, mais je n'y vois aucun Lapon. Le travail est assuré par des ouvriers suédois.

J'y arrive par une mer déchaînée, un vent qui me fait courir

à toute allure. Nos tempêtes normandes, sur les falaises du Tréport ou de Dieppe, sont caresses à côté des tornades baltiques. Je voudrais demander quelques explications sur un cargo que l'on décharge et qui bat pavillon danois. On décharge des sacs assez plats, est-ce farine ou plâtre? Je ne le saurai jamais, personne ne comprend un mot d'anglais, ne parlons pas du français, abandonnons tout espoir de nous faire comprendre en Laponie autrement que par signes et essayons d'inspirer la confiance par le sourire. Le sourire! ah! Mesdames, comme j'ai constaté en Laponie qu'il peut nous ouvrir les portes les plus fermées! Il a été mon seul laisser-passer. Je vous assure que je ne l'oubliais jamais dans mon portefeuille.

Mes cartes de presse? A quoi me servaient-elles dans un pays où on ne lit pas le français?

Depuis les quais de Luleo, bordés à l'infini d'entrepôts en tôle galvanisée, j'aperçois au loin la montagne de minerai accumulé que je vous ai signalée tout à l'heure. Cependant elle me paraît peu accessible tant les quais n'en finissent plus dans leur encombrement. J'aperçois un drapeau anglais au balcon d'une maison. J'y cours, c'est le consulat britannique. Je vais pouvoir parler, ou tout au moins obtenir quelques explications. *Good day, Good by*, (bonjour, au revoir), c'est tout l'anglais qu'on y sait. Les ressortissants anglais ne doivent pas être nombreux à Luleo et le personnel consulaire est sans doute en vacances. Je me résigne à me remettre en route. J'aperçois, toujours au bout, les monceaux de matière grisâtre, les minerais, mais voilà une multitude de petites voies ferrées fermées, impossibles à traverser. Jamais, si je le demande, on ne me laissera passer. Je ne peux même pas dire « service » en suédois! J'abandonne le port et je m'enfoncé dans une forêt, de l'autre côté de la route qui, en contournant, doit aboutir au minerai. Je marche dans un maquis de bruyère parfumée. Puis, pendant des kilomètres, c'est presque la forêt vierge, les herbes arrivent à ma hauteur, je ne vois plus rien que la forêt; mais, tout à coup, je me trouve au bord d'un lac, à ras de terre. Je pique vers la gauche, sentant par intuition que la mer est au bout. J'arrive en pleins chantiers qui déchargent et chargent le minerai; la forêt a été ma complice. Je prends des morceaux de minerai. Les ouvriers ne m'ont pas encore vue. Je m'assieds quelques instants, lasse de dix-neuf heures de train depuis Upsala, quitté la veille au soir, et de deux heures de marche sous le soleil et le vent. J'approche vers les wagonnets et les trains.

Une, deux, trois, quatre, cinq lignes ferroviaires à traverser; là rien n'est fermé! A côté de la montagne et de la forêt qui songerait à venir? Les ouvriers me voient et me regardent avec un étonnement qui m'amuse. J'ai une certaine appréhension, je sais que la consigne est sévère en Suède et la contravention très élevée. Je souris et les ouvriers me sourient, la partie est gagnée. Jusqu'à midi, depuis 8 heures du matin, j'assiste à ces ingénieux et curieux travaux d'arrivée et de départ de minerais exécutés par des ouvriers magnifiques et des machines les plus modernes.

Si à l'autre extrémité le port est bordé de hangars de tôle, ici tout est en bois : dépôts, bureaux, abris. Je grimpe sur un des wagonnets qui va chercher le minerai par l'intermédiaire de gigantesques grues; ne pouvant parler avec les hommes, j'essaie de comprendre le langage des machines.

Après quelques serremments de main à ces ouvriers complaisants, je pars vers le *Stashottell* où j'ai déposé ma valise à l'arrivée. Dix minutes pour manger quelques hors-d'œuvre avant de sauter dans le train qui me ramènera à Boden d'où je repartirai pour aller coucher à Gellivare. Là j'entre à 5 h. 1/2, après-midi, au *Jarnvagshouellet*; on me fait signer sur un registre comme dans tous les hôtels, on m'introduit dans une chambre confortable et propre, comme partout en Suède. Du papier à lettres, de l'encre,

sur un bureau, et les éternelles allumettes qui vous attendent toujours gracieusement. Quoi de plus pour être heureux!

Après un bain réparateur, je sors pour prendre contact avec la ville et situer les mines où demain matin je veux aller. Ne pouvant rien demander, je suis obligée de m'orienter par moi-même et je vous assure que cela ne manque pas de charme. Je cherche en vain une ville vraie : des maisons en bois, de temps en temps groupées, de temps en temps éloignées, l'une de l'autre, de cent mètres et plus, sur de larges avenues. Il y en a de ravissantes de ces maisons en bois, peintes entièrement en blanc! Je découvre la route qui, demain matin, à quelques kilomètres, me conduira à Malmberget, aux galeries souterraines du fer. Puis, ayant tout vu de Gellivare, je rentre à mon hôtel. Je m'installe à la salle à manger en me disant : Je vais vivement prendre quelque chose et monter me coucher. Ce serait trop beau! La servante se tue en explications que je ne comprends pas et, enfin, me fait voir sur le cadran de sa montre qu'il faut attendre une heure pour avoir le droit de manger. Je voudrais bien lui expliquer qu'un fruit et une tasse d'infusion suffiraient à mon bonheur, Mais il n'y a rien à faire pour être comprise. Je me résigne à écrire quelques notes sur ma journée.

La salle à manger, dans cette petite ville, cependant ouvrière, est élégante, sobre, spacieuse, accueillante. Les servantes, comme partout en Suède, dans les buffets et les restaurants, sont vêtues d'une jupe en soie noire et d'une blouse-casaque en soie blanche. Jamais de tablier comme chez nous. La plus modeste serveuse a ainsi élégante allure. Cette blouse blanche, elle est toujours impeccable; en soie artificielle, elle varie de luxe ou de simplicité avec la personne.

Dans cette ville lapone, à 1.345 kilomètres de Stockholm, j'entends pour la première fois une radio qui transmet le discours d'un bonhomme qui n'en finit plus de sa voix tonitruante nordique. Puis l'on joue *Manon* : « Que cette main est froide! » qui me paraît délicieux à entendre ici!

Le lendemain, c'est sous la pluie que je parcours à pied, à la première heure, les kilomètres qui me séparent de Malmberget. Un poteau marque le chiffre 600! Ce ne peut être ni mètres, ni kilomètres. Après une demi-heure de marche j'aperçois la ville voisine bâtie en pente douce d'une colline, mais encore bien lointaine. Non pas que j'ai peur de marcher, mais je ne veux pas coucher encore ce soir à Gellivare; oiseau migrateur, je dresse chaque jour ma tente dans une ville différente; ainsi en va ma vie actuelle. Mon but est l'extrême Nord et les Lapons, dont je n'ai pas encore aperçu un seul exemplaire depuis que je suis en Laponie.

Le paysage est gracieux, même sous la pluie; la floraison toujours merveilleusement vivace, et les Alpes suédoises, au loin, sont caressées par le soleil.

* * *

Me voilà à Malmberget. Me faut-il recommencer ma petite comédie d'hier à Luleå pour arriver aux mines? Je n'ai plus peur de rien. Il ne pleut plus. Je traverse la voie ferrée, celle qui fait le trafic avec Luleå. Un homme balaye des wagons, ici on assiste toujours à du nettoyage; cet homme sort du wagon et me suit du regard jusqu'à ce que je disparaisse sur le chemin qui m'a l'air de conduire à la mine. Je tombe à pic sur une mine à ciel ouvert désormais abandonnée. Mais plus loin des constructions annoncent les galeries. Par les détours les plus inouïs, dans la boue, les prés, les chemins, j'arrive à me placer dans l'ascenseur qui descend les ouvriers aux galeries souterraines; et, à plus de trois cents mètres sous terre, je vis des heures palpitantes avec ces mineurs suédois parfaitement corrects, qui me font comprendre

que je suis la première femme admise à descendre et à visiter. Je dois vous dire qu'auparavant il y eut une coalition amicale de plusieurs contremaîtres pour demander cette permission au directeur qu'ils allèrent quérir, et qui m'accompagnèrent eux-mêmes à travers les galeries. Je n'ai d'autre recommandation que mon désir de voir. Je ne veux pas dire, tout d'abord, que je suis journaliste, de peur de laisser craindre des indiscrétions. Sait-on jamais les susceptibilités d'un pays étranger et surtout d'un ouvrier devant une femme qui n'est pas des leurs? Le directeur sait un peu l'anglais; nous nous débrouillons. Il me laisse seule dans son bureau pendant au moins un quart d'heure. Par terre le linoléum, malgré la boue du dehors, est reluisant de propreté; on s'essuie les pieds en Suède!

Seule dans ce bureau! Décidément la confiance règne! Tous les plans, toutes les indications sont dessinés sur les murs. Le directeur revient avec un billet; il m'accompagne à l'ascenseur et remet le billet à un contremaître. Autour de moi je regarde les machines puissantes qui font monter le minerai et qui le dirigent automatiquement vers la gare. Quelle organisation époustouflante! C'est la poésie de la machine. Il faudrait avoir un poète pour compagnon, un poète comme celui qui a écrit la *Vie unanime*, mon ancien maître de philosophie : Jules Romains. Hélas! je suis incapable de traduire l'étrange poésie de ce monde mécanique, je ne suis pas poète, je ne sais que vivre autour de mon ombre qui, elle, tourne heureusement autour des choses.

Ici, c'est le royaume du bruit. Des détonations à faire croire que la montagne entière va sauter. Ce sont les coups de dynamite inventée par le Suédois Nobel! Dans l'ascenseur des ouvriers se groupent autour de moi. Ils doivent être au courant de mon désir et me regardent avec des yeux curieux. Cependant ces ouvriers sont très avertis, très civilisés, très à l'aise, mais je ne peux parler avec eux que par signes. Le directeur me montre le cadran de sa montre : *Five minutes!* Dans cinq minutes sans doute nous descendrons; deux messieurs arrivent, grands, forts, blonds; ce sont certainement des chefs. Le directeur me présente : *Franceska!* (Française!) voilà ce que je comprends. Toute cette escorte va m'accompagner dans les galeries. Des ouvriers arrivent encore et me saluent en enlevant leur toque de fourrure. Ils ont de gros gants en peau noire, de confortables pelisses, de hautes bottes. Ils regardent avec une sorte d'anxiété les vêtements légers, et un air de dire : « Que va-t-elle déguster comme froid, la petite *Franceska*, en bas! »

Le gigantesque ascenseur noir s'ébranle. Un certain petit frisson me parcourt les veines. Je ne suis jamais descendue dans une mine, et les sous-sols m'ont toujours paru impressionnants. Pour toute lumière une petite lampe portative que tient un ouvrier. Une, deux, trois, quatre, cinq stations de galeries qui s'étagent. On s'arrête à la dernière. Dans les ténèbres, froides à claquer des dents, un de ces messieurs tourne un commutateur : l'électricité! Deux grandes portes de fer s'ouvrent par magie. On éclaire et quatre monstrueuses dynamos apparaissent. De quoi faire sauter une partie du monde, m'explique mon directeur-cicerone. On m'ouvre une autre porte gigantesque, toujours en fer. Là, pas de lumière. Dans une effrayante obscurité un bruit étourdissant de chute d'eau. Un trou immense, béant, à peine éclairé par la petite lampe. Nos ombres se profilent longues sur les murs. Je pense à Dante et à Virgile! « Toi, qui entre ici, laisse toute espérance! » Cette eau, c'est la houille blanche qui fait tout marcher de haut en bas! L'eau se précipite dans le gigantesque trou noir. Quel bel endroit pour disparaître sans laisser de trace!

Nous remontons d'un étage. Nous sommes à plus de 300 mètres sous terre. Une longue galerie, traversée par des rails, faiblement éclairée. Des stalactites brillent de toutes parts, les visions dan-

tesques continuent. Partout où l'eau transpire, la glace se forme, 25 degrés au-dessous de zéro. Là-haut, sur terre, nous étions à 25 au-dessus. « Souviens-toi que tu es une âme qui traîne après toi un cadavre », a dit Epictète. Je traîne le mien d'une extrémité à l'autre, il n'est pas très content.

Sur le parcours de plusieurs centaines de mètres, des galeries latérales aboutissent, dans une nuit épaisse. Nous entrons dans une gorge; l'eau coule et se congèle à nos yeux. Le fer ici s'effrite en paillettes, presque en poudre; il est à l'état pur. Tout à coup une voix chantante débite des mots que je comprends comme un signal. Une mine va exploser. J'ai beau être avertie, le bruit me surprend. C'est un ébranlement général de la mine. Un ordre parfait règne. Une main invisible semble tout diriger. Les wagonnets se vident sur des fosses qui iront rejoindre un ascenseur qui montera le minerai tout en haut d'où, versé sur de grands wagons, il est dirigé soit sur Luleå, soit sur Norwick. Toutes les machines reluisent de propreté. Personne ne fume. Quelle privation ce doit être pour les Suédois! On décharge des caisses d'explosifs de l'ascenseur que nous allons prendre pour monter aux autres galeries. J'ai la goutte au nez, les mains et les pieds gelés.

Cinq messieurs me raccompagnent à l'air au bout de deux heures. Je cherche tous les mots d'anglais agréables que je sais pour leur exprimer ma gratitude. Nous nous serrons la main chaleureusement. Je pars. Au tournant de la route, je me retourne; mes compagnons agitent leur bonnet de fourrure. Je salue de la main. Un dernier sourire... Puis un souvenir émouvant. Presque un regret. Comme on s'attache vite aux êtres et aux choses qui sont en dehors des contingences habituelles!

* * *

Il pleut à torrents quand j'arrive à mon hôtel de Gellivare pour prendre ma valise et sauter dans le train, déjà en marche, qui m'amène à Kiruna. Le décor dantesque des galeries de Malmberget, les longs couloirs, aussi larges que des voies, aux infinies stalagmites et stalactites, les labyrinthes de glace passent et repassent encore devant mes yeux.

Il est 10 heures du soir. Voici Kiruna, la ville du fer. Elle apparaît dans un décor de lilas et de clarté qu'aucune plume, qu'aucune palette ne saurait décrire, ni exprimer, sous la lumière interminablement changeante du ciel. Les lilas blancs et mauves se parent de toutes les nuances du prisme. Une brise parfois passe qui détache des arbustes quelques fleurs, et les lourdes grappes balancent dans l'air alangui des pléiades d'étoiles. Par moment, légèrement aveuglée par ce soleil inconnu qui, mieux que celui du midi, se laisse fixer, les lilas blancs me semblent pourpres, et sur le versant ouest de la campagne, surplombant le lac qui me sépare de la fameuse montagne du fer, poussant entre les rochers, les lilas montent en gouttes de sang ou en gerbes de lumière.

Des libellules longues et minces, comme des fils bleus, palpitent sur leurs ailes de gaze brune et, sous ce soleil nocturne, prennent des allures de contes de fées. Kiruna, ville de travail, peuplée presque uniquement d'ouvriers, est endormie. Sur elle traîne une violente odeur d'air pur et de lilas. Les snobs n'y viennent pas ils vont directement à Abisko. Cependant Kiruna est la plus curieuse ville lapone, attrayante, gaie, bien organisée. Elle s'élève depuis le bord du lac Luossagarvi jusqu'à la montagne, à 200 kilomètres au delà du cercle polaire. Nul ne saurait en parler avec plus de charme que M. Lucien Maury dans sa petite mais passionnante brochure : *A la recherche de Regnard en Laponie*.

« Dans cette immobilité prodigieuse du monde polaire, je mar-

chais, perdant et retrouvant le sentier capricieux, dit M. Lucien Maury, jouissant à loisir d'une solitude et d'un spectacle incomparables; l'air, le ciel et les eaux d'une limpidité cristalline, le sol instable revêtu de cette floraison d'or éphémère sertie dans le moutonnement argenté des saules nains. »

Du haut de Kiruna, se découvre, au delà des marécages, la blancheur immaculée des sommets de Kebuekaise. Depuis 10 heures je me promène dans Kiruna, sous ce jour perpétuel, il ne me semble pas qu'il puisse être l'heure de rentrer. Ne croisant pas un seul être vivant, les libellules exceptés, je regarde cependant ma montre : minuit et quart! Mon premier soleil de minuit! Il est un peu voilé, mais de quelle étrange beauté! C'est une émotion d'une intensité que je ne comparerai qu'au crépuscule sur le jardin des Oudaïa, à Rabat. Ce globe solaire, que l'on peut regarder sans être aveuglé, est nimbé de nuages aux nuances les plus inattendues. Des verts pastels. Tous les verts les plus strictement purs, aucun complémentaire. Je n'avais jamais vu cette symphonie de verts autour d'aucun soleil. On ne peut que se taire ou crier de joie et de surprise, anéanti.

Combien de temps serais-je restée devant ces couleurs qui se transposaient les unes sur les autres, après les verts, les jaunes, puis les bleus, si le soleil, le tout premier, n'avait changé de place. Il montait au-dessus de ma tête et les petits nuages qui l'escortaient amoncelaient les plus belles turquoises qui se bouscullaient pour le plaisir de mes yeux émerveillés. Comment se résigner à aller dormir?

Je marche. Je suis le soleil. Mon hôtel doit être loin. Jusqu'au matin je flirte avec le soleil de nuit. J'arrive ainsi devant une église curieuse. Style finlandais? mongol? Non. Tout simplement lapon! Je sus, ensuite, que c'était la nouvelle église de Kiruna, construite entièrement en écailles de bois couleur de brique, à croire de loin que c'est bien de la brique. On a l'impression que des pommes de pin se sont allongées et ouvertes à l'infini. Des statues de saints aux expressions vivantes, mélancoliques, extasiées ou barbares, dont la dorure a une jolie patine, sont les gardiens de cette forteresse religieuse qui protège le pays. Tout autour un jardin sauvage, où le bouleau domine, rabougri, chétif, presque un arbuste. Plus de bouleaux majestueux comme à Stockholm et Upsal. Plus de pins. Mais une puissante végétation florale. Et, près du temple, je deviens voleuse, je coupe une branche de lilas. Heureusement, à 1 heure du matin point de gendarmes! Car, en Suède, ce genre de vol est puni d'une amende de 1.500 kouronnes! La kouronne valant près de 10 francs français, ma branche de lilas valait la bagatelle de 15.000 francs. Je me dis, avec un mélange de frayeur et de malice, que tout l'argent que j'ai apporté pour mon séjour en Laponie ne suffirait pas à payer ma branche de lilas! Mais les gendarmes de Kiruna ne l'ont pas su à temps. Maintenant, je peux leur faire un irrespectueux pied de nez, à la parisienne. Et je m'excuse auprès des Suédois présents d'avoir si bien enfreint, à la française, la loi suédoise sous le Soleil de Minuit.

Si j'aime à souligner la beauté du Soleil de Minuit, c'est parce que ce phénomène, visible au delà du cercle polaire, est nié par des personnes cependant avisées, cultivées, mais qui, comme saint Thomas, ne croient que ce qu'elles voient. Avant mon départ pour la Suède, comme j'annonçais à un ami ma joie d'aller vers l'éternel soleil, ce rédacteur en chef d'un grand quotidien parisien se mit à rire et me dit : « Ah! ils en ont de bien bonnes, les Suédois, de vous faire croire cela. Il faut aller au delà de la Suède pour voir ce phénomène boréal. » Je ne cite pas le nom de ce confrère incrédule; il est peut-être parmi nous; je lui réponds qu'il faut aller à 1.400 kilomètres de Stockholm, oui! mais pas au delà de la Suède, depuis que le tiers de la Laponie lui appartient, ce qui date de quelques siècles.

Avant de quitter Kiruna et de vous parler des Lapons, car jusqu'ici je vous ai surtout parlé de la Laponie, je veux vous conter deux petites aventures.

Si à Stockholm, et dans les grandes villes du centre, j'aimais à descendre dans les hôtels qu'on est convenu d'appeler *palaces*, j'avais résolu qu'en Laponie, où je désirais connaître l'ouvrier, le mineur, je descendrais dans les plus modestes hôtels et m'assimilerais mieux ainsi à cette vie ouvrière. Assurée à l'avance que tout est propre, confortable, dans un pays où les trains, cependant presque tous électriques, sont à chaque instant époussetés, l'eau des carafes changée et les verres des couloirs rincés. Donc à Kiruna, je me hâte de sortir de la gare, d'autant plus aisément que dans ces petites villes on ne contrôle pas les billets, ni à la sortie, ni à l'entrée. Ce contrôle est fait en cours de route. Kiruna, je vous l'ai dit, monte en ascension sur la colline. D'emblée c'est un paysage sympathique, et il devient merveilleux à mesure que l'on monte. Le premier hôtel venu est *Privat Hôtel*. J'ignore ce que signifie ce nom de *Privat*; il m'impressionne un peu. Je rentre. Pour la première fois en Suède, ce n'est pas très, très propre, c'est même délabré. J'ai envie de partir, mais déjà une servante m'ouvre une chambre au rez-de-chaussée. Je n'ose plus partir. Cette chambre sent un vague parfum fade. Que cela est détestable! Et puis, il y a deux lits! J'essaie de faire comprendre que je suis seule, que je veux une chambre à un lit, que je veux être aux étages, car je dors les fenêtres ouvertes, et je ne suis guère rassurée au rez-de-chaussée. Mais ma servante ne comprend ni français, ni anglais; je ne sais en suédois que : *matsalar, skäl* et *tak!* *Tak*, vous l'avez compris, signifie merci; *skäl* correspond à notre « A votre bonne santé », quand on lève le verre, et on le lève souvent en Suède, et avec tous les rites du *skäl* respectés. Mais cela c'est une autre histoire! Donc ma servante ne comprend rien. J'essaie de m'expliquer par gestes; alors elle m'ouvre les vitres du haut et ferme celles du bas. Elle me fait comprendre qu'il n'y a que cette chambre de libre. Au fond la chambre est propre, mais il n'y a pas l'eau courante. Là, alors, je ne comprends plus. Pour la Suède, cela m'étonne. Et je m'étonne aussi de ce que le Tourisme national n'ait pas encore mis la main sur ce pays d'une surprenante beauté.

Ce qui me fait peur dans cet hôtel, c'est ce mot de *Privat*, cette chambre à deux lits qu'on me force à prendre, ce parfum fade. Est-ce que « *privat* » n'aurait pas ici une signification péjorative? Est-ce que je ne suis pas dans une maison... disons un peu spéciale? Ah! je vous assure que je n'étais pas rassurée! J'examine la porte : point de clef! Je sonne. Voici à nouveau la servante incompréhensive. Une clef? Elle a l'air de me trouver bizarre. Enfin, elle me rapporte tout de même une clef, mais qui ne s'adapte pas à la serrure. Je n'insiste pas. Mais quand je rentre pour me coucher, quoique ne me croyant pas peureuse, là d'ailleurs ce n'était pas de la peur, mais une inquiétude sur la moralité de la maison, je roule tous les meubles de la chambre contre la porte : une table de toilette, en bois blanc, deux chaises, une autre table-écritoire avec des allumettes, une table de nuit. Je me dis que si quelqu'un avait la velléité de me rendre visite, du moins je serais réveillée par le bruit. Mais personne ne vint.

Le lendemain, à force de signaux, j'arrive à obtenir une infusion et des toastes. Pendant ce temps, le tram qui allait au minerai, but de mon arrêt à Kiruna, est parti. J'irai à pied. C'est de l'autre côté du lac, à 4 kilomètres, la fameuse *montagne de fer*. En bas, personne à qui demander une explication. Je traverse des voies ferrées, puis encore des voies, ce genre de sport commence à m'être familier. Une fabrique. Un camion vient s'y charger de briques. On me fait signe qu'il est interdit de passer. Je passe quand même, ne pouvant me faire comprendre pour savoir où il est permis de passer. J'arrive, je ne sais comment,

devant un funiculaire qui, le matin, très tôt, doit monter les ouvriers à la montagne de fer. Je l'ai manqué, comme j'ai déjà manqué le tram de Kiruna ici. Je monterai à pied. Mais encore faut-il trouver un chemin. J'ai beau regarder, je ne vois rien, que la montagne inaccessible. Vais-je franchir les barrières et monter par la route du funiculaire? J'y pense. Mais il y a, à côté, la maison du gardien et sa femme m'observe par la fenêtre! Gare au garde champêtre!

Quelques moustiques, sans doute pour me forcer à agir, viennent me chatouiller les oreilles. Ce sont mes premiers moustiques lapons. Vous savez peut-être qu'eux aussi sont célèbres! On m'avait tant dit, les Suédois surtout : « En Laponie vous serez dévorée par les moustiques; apportez des moustiquaires pour la nuit et des voiles pour le jour. » Je n'ai rien apporté. Et les moustiques lapons m'en ont su gré, car ils ne m'ont pas beaucoup taquinée, même pas à Abisko. Je défends le tourisme suédois et lapon; je vais demander en récompense un billet d'avion pour un séjour d'hiver en Suède!

Il y a bien, au bas de la montagne de fer, quelques ouvriers qui nettoient un canal, mais je renonce à leur demander une indication. Ils me répondraient peut-être que c'est défendu de monter. Dans le doute abstenez-vous. Après une exploration et une orientation soutenues, je découvre des successions d'escaliers en bois qui montent à l'assaut de ce monstre de fer. J'attaque l'ascension. A quelques centaines de marches (quelques centaines au pluriel), l'escalier n'a plus d'issue, je me trouve au-dessus d'une tranchée d'où seules la descente d'un côté et la montée de l'autre me permettent de rejoindre un autre escalier en bois. Je laisse bien quelques morceaux de peau au rocher, mais j'arrive au deuxième escalier, ainsi trois, quatre, cinq escaliers séparés par des tranchées. Vous voyez le gentil nombre de marches que cela représente. Il faut avoir le cœur en parfait état. Et pas âme qui vive en cours d'ascension. De temps en temps je me retourne vers Kiruna. Il me semble que toutes les lorgnettes de la gendarmerie sont braquées sur moi. Au 2^e escalier, je me trouve à nouveau dans une tranchée sans issue. Le rocher est d'autant plus impraticable que je n'ai ni corde, ni bâton et que les montagnes de fer s'effritent sous le pied assez facilement. J'aperçois, plus loin, un autre escalier qui a l'air de continuer, j'y cours et j'arrive à une sorte de petit plateau sur lequel se trouve une cabane en bois à moitié incendiée; des poteaux, des fils électriques partout, en partie carbonisés, des débris divers d'incendie et sur la seule cloison intacte de la cabane une tête de mort, une croix et des mots que je ne peux pas lire. Mon expédition se corse. Un court-circuit? Une explosion de mine? Il n'y a pas âme qui vive; ce versant de la montagne a l'air abandonné. Me faudra-t-il redescendre le nombre illimité de marches et d'escaliers sans voir la mine exploitée? Sur un parapet, à ma droite, je me penche et j'aperçois, tout en bas, dans un puits à claire-voie des ouvriers au travail. Un grand coup de mine siffle, qui vient d'en haut. Alors, trêve d'inquiétude, et trêve d'imagination un peu désaxée par ce long voyage solitaire. Je ne peux pas m'expliquer avec les ouvriers du puits, je ne tiens pas à ce qu'on s'aperçoive de ma présence. Je continue à monter. Enfin! me voici au faite de l'ascension, séparée par une gigantesque tranchée de la montagne d'en face où travaillent d'innombrables ouvriers, où circulent, sans arrêt, des wagonnets de minerai. Ces hommes, je les vois comme des insectes se mouvant dans le creux de la montagne. Voilà qui situe la distance. Ici des rails très rouillés, des wagons aux roues encore plus rouillées. Ce côté de la montagne est bien abandonné. En face, les mineurs (les insectes) qui attaquent sans arrêt le colosse de fer, grâce à mon chapeau blanc, m'ont vue. On me fait des signes. Je salue de la main, j'agite mon chapeau. De temps en temps des coups de

dynamite. J'entends une voix traînante et forte qui avertit de l'explosion proche. Autour de moi toujours pas d'êtres vivants, mais je ne pense pas que l'explosion puisse m'atteindre. Crac! crac! Le minerai s'effrite, dégringole dans les wagonnets, et puis encore, encore le fer s'écoule sans arrêt. Je prends des photos, mais le temps est gris comme le minerai. Si sous le soleil de minuit, et, à distance, la montagne de fer apparaît bleutée, là, de près et sous les nuages c'est une immensité grise. Je marche. Toujours des rails, toujours des hommes en face et de temps en temps des explosions.

La montagne de fer a 5 kilomètres de long. Je la suis jusqu'au bout. Enfin! des ouvriers se dirigent vers moi. Maintenant, je ne les redoute plus. J'ai vu. Ils ne comprennent rien à mon langage, ils s'efforcent de me montrer le chemin du retour : cela doit être le funiculaire.

Kiruna, de l'autre côté de l'eau, n'est plus qu'un atome dans le paysage. J'ai approché l'exploitation de ce minerai précieux qui se chiffre par milliers de tonnes. J'ai regardé ce flot humain d'ouvriers s'attaquer au colosse. Je reviens sur mes pas. Il est midi. Et je veux coucher ce soir à Abisko, peut-être sous une tente de Lapon. J'arrive au funiculaire. Le conducteur me regarde un peu ahuri. Comment suis-je là? Je lui explique par signaux qu'il faut que je descende immédiatement. Je ne me résigne au funiculaire que parce qu'il est tard et que je n'ai pas le temps de descendre les incalculables marches que j'ai montées. Mais j'ai deux frayeurs dans la vie extérieure : les vaches et le funiculaire. J'ai vu se fracasser celui de Montmartre et celui de la Turbie-sur-Mer. Quant aux vaches! c'est irraisonné, même quand elles n'ont pas de cornes, comme en Laponie, leurs grands yeux bêtes me font peur.

Le préposé au funiculaire me descend. Il actionne sa machine pour moi seule. A mi-chemin : le funiculaire reste en panne! Et en panne sur quelle pente! Je lui ai jeté un sort! Le conducteur cherche à comprendre pourquoi le wagon, qui fait contrepoids et qui devrait monter pour nous laisser descendre, est en arrêt à quelques mètres de nous? Il n'y a jamais eu de panne et cet homme est tout inquiet. Il saute de la plate-forme et va essayer d'actionner le moteur du wagon qui doit monter. Me voilà seule sur l'invention humaine que je redoute le plus. D'en bas, le conducteur me fait signe d'actionner la direction. De plus en plus fort! Il me semble que, si je touche, les deux machines vont se précipiter l'une contre l'autre avant d'avoir dépassé le croisement. J'ai bien envie de fuir! Mais par où? Je suis dans un boyau. Si je n'arrive pas assez vite en bas et que le funiculaire se remette en marche, je serai happée. Et puis, je n'ai pas le cœur de laisser ce pauvre homme tout seul. Il me semble que c'est ma crainte stupide qui est la cause de la panne, la première panne! Il fallait que je vinsse de 4.000 kilomètres! Je ne touche pas la direction. Je saute à mon tour de la plate-forme, haute de plus d'un mètre et je descends vers le conducteur; il me fait mettre à plat ventre pour agiter sous le train une certaine tige métallique qui correspond à un fil aérien; pendant ce temps, il tente d'actionner sa direction! Je n'ai jamais dû employer autant de courage pour me défendre contre une frayeur ridicule. Les monstres s'agitent, le courant est revenu. A toute allure, je remonte sur notre plate-forme. Le brave homme me serre la main à me la faire craquer. Je crois que lui aussi a eu un peu chaud.

Mais, quand sur la route du retour, vers Kiruna, que je regagne à pied, j'aperçois un troupeau de vaches, j'oblique prestement pour l'éviter. Il ne manquerait plus qu'une vache qui se mît à ma poursuite!

Je revois l'église de Kiruna, découverte sous le soleil de minuit. Je voudrais visiter l'intérieur, j'aperçois par une fenêtre une peinture du prince Eugène. J'ai beau frapper à toutes les portes,

personne n'ouvre. Un horaire d'offices est affiché, mais je n'y comprends goutte. Je déduis qu'en dehors des jours d'office l'église demeure fermée. Le pasteur ne doit pas habiter ici.

Je passe devant les écoles, qui sont de véritables palais; les hôpitaux, qui disposent d'ambulances aériennes pour les cas urgents dans les régions éloignées; un libraire. Je cherche un titre français! Je lis sur un bel in-quarto : Poincaré. Ce beau nom de France, le seul! dans une boutique lapone!

A la gare, je vois les premiers Lapons. Ils viennent m'offrir de petits poignards au manche de bois de renne. Ils sont dandinais, petits, rabougris comme les bouleaux, vêtus de leur costume traditionnel; ils ont la face plate, les pommettes saillantes, le teint légèrement jaune, des yeux vifs et petits, presque mi-clos. Ils quittent leurs montagnes ou les bords des lacs, pour venir vendre aux touristes les objets qu'ils ont fabriqués.

En attendant le train, j'observe non plus les trois Lapons qui sont là, car je vais en voir sans doute de plus purs, si je puis m'exprimer ainsi, mais les voyageurs ordinaires. Les amis et connaissances qui se retrouvent se saluent très profondément; même entre messieurs, ils enlèvent leur chapeau; cela fait plaisir à voir. Ce sont cependant de petits villageois, des ouvriers, mais ils ne connaissent pas ce geste odieux trop fréquent chez nous, de porter simplement la main au chapeau avec un petit signe aussi impertinent que disgracieux.

Voici le train. En route pour Abisko! Une succession de lacs, de forêts de bouleaux de plus en plus rabougris. A Abisko, but de mon voyage, on m'attend à la descente du train. J'ai en effet retenu ma chambre à Turistation. Ce ne sont plus, à l'entour, que hautes montagnes assez dénudées. L'hôtel, un grand refuge bâti par le Tourisme suédois, domine le fameux lac de Torne Tiäsk qui m'ouvrira les portes, ou plutôt les rivages, où campent les Lapons. Ma chambre a vue sur ce lac qu'encadre un chapelet de montagnes très pointues. C'est au-dessus de chacune d'elles que le soleil, à partir de minuit, fait sa tournée.

Je vous l'ai dit, ce paysage est étrange, bouleversant et serre le cœur. Après un tour dans le jardin, je rentre pour le dîner, ce qu'ils appellent ici le « Middag ». Une grande salle à manger aux rideaux de tulle bleu. Toutes les chaises sont peintes en bleu, les serviettes et les nappes sont bleues, et l'on finit par voir tout en bleu. Il est disposé sur la grande table de milieu, non seulement les hors-d'œuvre, comme d'usage en Suède, mais tous les plats, le repas complet. Chacun s'y sert à son choix et à volonté. C'est la procession au buffet, puis on s'assied et on mange. Il est difficile de compter le nombre d'aliments variés, cuits ou crus, que chacun met sur son assiette. Je goûte d'abord à un potage blanc. Je crois que c'est du tapioca au lait. Non, c'est de la crème fraîche, très liquide, que l'on mange en potage avec du sucre ou de la moutarde en poudre.

* * *

Le lendemain matin le yacht de l'établissement part sur le lac de Torne Tiäsk de bonne heure. J'ai mal dormi. Sous ce ciel enchanteur de lumière perpétuelle : dormir paraît un crime. Quel paysage pour aimer! Quel paysage pour se sentir vivre intensément! Nous partons une quinzaine sur le bateau. On nous a préparé un petit sac blanc en papier avec : orange, chocolat, sandwichs au beurre, aux œufs durs et aux anchois, au pâté et au jambon. De plus, sur le bateau, on nous sert du café crème à volonté avec biscuits, sur une table mobile. J'emporte une petite valise avec quelques fruits et quelques pots de confits d'amande, car je resterai avec les Lapons, tandis que le bateau, en fin de journée, ramènera les touristes à l'hôtel.

La traversée est agitée. Ce lac a des vagues marines. Le roulis

et le tangage sont amusants, mais il fait très froid, comme en haute mer. On arrive au rivage désiré. Voici les Lapons. Mais des Lapons pour touristes, qui, voyant arriver le bateau familial, descendent de leur cabane pour s'installer au bord de l'eau, près du petit radeau d'amarre, et présentent peaux de renne, poignards, bourses, objets en corne. Ils sont sales, ici même! Qu'est-ce que cela doit être chez eux qui vivent là-haut, éloignés avec leurs troupeaux de rennes? Leurs cabanes sont bien primitives. Cependant l'une d'elles, bâtie dans un torchis d'arbres et de boue, contient un petit lit, un poêle pour faire la cuisine et une chaise! presque une installation de civilisés. Ils mangent un pain très plat, une sorte de galette. C'est un extra pour eux, car ils ne consomment pas de pain à l'habitude. Ils sont très méfiants, dès que nous regardons dans leur cabane, un enfant accourt pour demeurer devant la porte en sentinelle.

Ils ont de gros chiens, noirs ou couleur des renards du Canada (il y a aussi des renards de cette couleur en Laponie). Ces chiens sont assez sauvages quand on s'approche pour les caresser, mais ils ne mordent pas, et, à quelques pas, deviennent familiers. On leur distribue toujours de menues friandises.

Si on donne un bout de chocolat à un petit Lapon, il vous remercie, sans parler, en vous donnant la main. On a dû leur apprendre que c'est notre geste de politesse. Mais ils ont la main si sale qu'on préfère se passer de leur politesse. Quelle race chétive en apparence, emmitouflée des pieds à la tête dans de la laine et des vêtements de peau qui ne laissent guère à l'air que les mains et le visage. Même en pleine chaleur. Le manque d'hygiène et la nourriture, presque exclusivement carnée, les décime peu à peu. Nous nous amusons à les regarder étendre leurs filets noirs sur des échalats, ou partir avec des barques excessivement légères sur le lac. Ils ont tôt fait de rapporter de gros poissons. Ils les vident, les lavent dans le lac, puis les mangent crus, ou vont les faire légèrement griller.

Mes compagnons de bateau ont quelques heures à passer là; ils paraissent médusés, ils ne bougent pas. Après avoir échangé avec eux : Américains, Hollandais, Russes, Allemands, Suédois — pas un Français — des gestes et des sourires de civilités, je monte à l'assaut de la montagne, sachant que je peux marcher tout mon saoul et jusqu'à épuisement, puisque la nuit ne viendra pas. Pendant longtemps des bouleaux, et de pauvres morceaux de troncs qui font peine à voir des arbres que les Lapons ont dû couper pour construire leur cabane. Ils n'ont sans doute pas de scie.

Le sol est recouvert de lianes qui entravent les pieds, mais elles ont rarement des épines. Des semis de petites fleurs bleues, en forme de clochettes comme il y en a chez nous sur les montagnes. On a l'impression d'être très haut et le lac n'est qu'à 400 mètres d'altitude. Si, pendant notre déjeuner sur le bateau, les moustiques ont essayé de me dévorer, car je ne suis nullement parée contre eux, comme mes compagnons de voyage dont on apercevait à peine le bout du nez, ici, en plein air, ils me laissent tranquille. Cet harnachement de mes compagnons m'apparut d'ailleurs un peu ridicule. On exagère beaucoup, même en Suède, les méfaits des moustiques lapons. Si j'avais écouté certains convives de la légation de France à Stockholm, que notre ministre, M. Roger Maugras, avait élégamment réunis dans un charmant déjeuner en mon honneur, je ne serais même pas partie en Laponie. Je devais y être piquée par des moustiques aussi gros que ma tête. Il faut tout de même avoir un peu plus de cran devant les petits inconvénients des grands voyages, prévus ou imprévus.

Je découvre d'autres camps lapons. Des femmes sont en train de faire un travail que je ne comprends pas tout d'abord : un feu, un brasier plutôt, est allumé, elles tiédissent près de ce

brasier des jambes de rennes, elles en extraient les tendons, les battent avec des marteaux de bois plat, les divisent en filaments aussi fins que des cheveux qu'elles tordent ensuite en écheveaux. Ces fils servent aux travaux de couture.

Les premier voyageur français en Laponie, ou du moins le premier notable dont nous avons connaissance, est Jean-François Regnard, né en 1655, mort en 1709. Regnard, l'auteur dramatique du *Joueur* et du *Distrait*, se doublait d'un voyageur assoiffé d'inconnu. C'est ainsi que par la Suède il gagna la Laponie au moment où le grand roi Gustave attirait sur son pays l'attention de l'Europe. Il écrivit un récit de voyage qui ne fut publié qu'après sa mort. On ne le prit pas très au sérieux. En 1736, notre ministre Maurepas envoya dans le Nord Maupertuis pour déterminer la figure de la terre, et on constata que Regnard, quoique dilettante et curieux, plutôt que savant, n'avait pas menti.

J'ai lu l'ouvrage presque introuvable ailleurs que dans les bibliothèques spécialisées, de Jean-François Regnard, ces jours-ci même. Je savais déjà que M. Lucien Maury était allé, il y a quelques années, alors qu'il enseignait à la chaire de l'Université d'Upsal, à la recherche des traces de Regnard, qu'il a découvert la fameuse stèle dont Regnard parle dans son livre et sur laquelle une inscription latine marque son passage dans les environs du Torne Trsäk, le 22 août 1681.

Grâce à M. Lucien Maury, cette stèle sera à l'abri de la destruction du temps. Je vous avoue modestement que je n'ai pas cherché à voir cette stèle. La plaquette intitulée : « A la recherche de Jean-François Regnard » offerte, avant mon départ, par son auteur M. Lucien Maury et dont je vous ai lu un passage sur Kiruna, m'avait minutieusement appris où se trouve cette stèle. Mais, en cours de route, je n'ai voulu m'encombrer d'aucune réminiscence, aimant à regarder autour de moi avec des yeux neufs, au gré de la surprise.

Il y a évidemment de la fantaisie dans le livre de Regnard. Mais, cependant, beaucoup de détails sur la vie des Lapons demeurent vrais. Les siècles ne les ont donc pas beaucoup changés. Ce petit peuple est le plus civilisé de ceux qui ne renoncèrent jamais à la vie sauvage. Il est narquois, méfiant de prime abord, mais inoffensif et hospitalier. On peut aller vivre avec eux sans crainte de disparaître sans laisser de trace.

Comme au temps de Regnard, les Lapons n'ont aucune demeure fixe, et, en ce temps-là déjà ils payaient un petit impôt au roi, mais ils avaient l'école en moins. Toute la terre lapone est leur domaine et ils y naviguent presque sans arrêt. La nature, qui les a placés sur une terre infertile, les a pourvus de tout ce qui contribue à être bon chasseur et bon pêcheur. Les Lapons sont extrêmement agiles et marchent très vite. J'avais peine à les suivre. Regnard disait d'eux : « Ces hommes sont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées et je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. » C'est toujours exact. J'ai dû retenir plus d'une fois mon hilarité devant leur face parfois rougeaude, mais en général ils sont rasés, tandis que Regnard les a vus avec une barbe épaisse qui leur pendait sur l'estomac. Toute cette petite machine vivante qu'est un Lapon ou une Lapone semble remuer par ressort. Je ne suis jamais arrivée à comprendre la coordination de leurs mouvements. Le linge de corps leur est inconnu. Ils ont le costume du petit bonhomme que voici... Il arrive tout droit des forêts laponnes. Je suis moins bien partagée que Regnard. Je n'ai pas fait de conquête vivante.

* * *

Les Lapons sont chastes et réservés. Je n'ai jamais vu un Lapon ou une Lapone se déshabiller devant moi. Il m'est arrivé

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



DEVROYE-FRÈRES
ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Matières premières pour Papeteries

::: CLASSEMENT :::

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÈGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

CÉRAMIQUES
de la lys



Marque lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamloze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483



Achetez donc, Madame,

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.

Il est vraiment unique.

Le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir raffiné, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos désirs : Plaisir, Santé, Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT



100 % belge depuis sa fondation, en 1897

d'en voir de tout nus dans leur cabane, car ils couchent nus, enveloppés dans des peaux de renne. Le jour, ils portent des tuniques de laine qui descendent sur des culottes que rejoignent des bottes en peau de renne. Ils aiment le rouge et le jaune. Les femmes sont vêtues comme les hommes, mais la ceinture est plus large; à cette ceinture pend toujours une gaine contenant un petit poignard et une bourse en fourrure de renne. Sur la tête ils ont un bonnet à franges colorées.

Je crois qu'ils sont ainsi boudinés non seulement pour se garantir contre les moustiques, mais aussi contre le vent.

Pour cet inconvénient, j'avais moi-même adopté la culotte.

En général, les Lapons sont baptisés. Quelques-uns vont dans les églises des villes, mais ils vivent plutôt selon leurs superstitions que selon la loi évangélique. Ils font baptiser leurs enfants, offrent un présent au prêtre, objet en bois ou en peau de renne, et ils dotent ensuite l'enfant de sexe féminin d'une renne femelle; et tout ce qui proviendra de cet animal sera sa dot. Si elle tarde à se marier elle peut avoir un troupeau important des générations successives de la renne de sa naissance.

C'est généralement au printemps que la nature les convient à s'unir. Le futur gendre sera d'autant mieux vu qu'il apportera plus d'alcool et de tabac. Le degré d'amour et de passion se mesure à la quantité d'une eau-de-vie qu'on appelle le vin des amants. Les fiançailles sont longues, c'est une sorte d'achat de la femme par l'eau-de-vie et le tabac. Plus une fille a de rennes, plus elle est remarquée. Peu importe sa beauté, si tant est qu'une Lapone puisse être belle! Peu importe son intelligence, sa conduite. Un Lapon sera presque flatté que sa fiancée ait eu à la ville les faveurs d'un étranger. C'est une marque de son prix. Et même si une fille portait en elle un enfant, elle trouverait un mari qui verrait là, la plus belle des dots. J'aime à deviner ce que pensent de ce genre de point d'honneur les messieurs qui sont dans la salle.

Comme les Lapons doivent savoir que les femmes civilisées ne portent généralement pas la culotte, on me prit d'abord pour un garçon. Et comme tous les Lapons ne connaissent pas la signification de notre poignée de main, il m'en est arrivé une bien bonne. Un jour que je touchais la main à une Lapone pour la remercier d'un service, je crus deviner dans ses yeux une étrange idée et j'eus toutes les difficultés du monde à lui faire comprendre que, malgré ma sympathie, je ne pouvais dépasser mon tribut de reconnaissance au delà d'une poignée de main. Cette brave Lapone et son mari, et tous ses enfants, furent bien déçus de mon refus à coucher dans leur cabane et de me voir m'éloigner pour dormir seule en plein air.

Les Lapons pratiquent la médecine à leur manière, ils ne voient que rarement les médecins des villes. J'avais attrapé un rhume bien tassé en couchant les premières nuits au soleil de nuit. Je n'arrêtais pas d'éternuer. Une brave Lapone me fit deux emplâtres avec de la résine de sapin et du fromage de renne. Si je n'avait pas accepté de m'en laisser appliquer un sur le front et un sur le cou, cette Lapone eût été inconsolable. Une autre fois, il faisait assez chaud, j'avais enlevé mes bottes, mon pied droit me faisait mal à cause d'une petite plaie insignifiante. Une Lapone m'apporta un charbon rougi et me l'appliqua sur la blessure. Pour ne pas laisser croire à cette excellente femme que les Méridionaux étaient moins braves que les Nordiques, je supportai de mon mieux ce brasier sur la plaie. Une manière logique de remplacer l'alcool à 90°, ou la teinture d'iode.

Lorsque les Lapons sont très malades, ils jouent du tambour; c'est leur grand instrument, leur seul pour savoir si c'est la mort qui vient; et s'ils en sont persuadés, ils se mettent autour du lit du moribond et pour faciliter à son âme le passage dans l'autre monde ils lui font avaler ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, et

boivent autant qu'il en ont pour se consoler. C'est leur extrême-onction à eux. Ils sont tenus, près des centres, d'enterrer leurs morts dans les cimetières, mais ceux qui habitent loin respectent encore leurs coutumes. On place le mort dans un arbre creusé, on arrose un coin de forêt avec de l'eau-de-vie, on creuse et on enterre. Trois jours après on tue le renne qui a conduit le mort, on le mange entre tous les assistants et on va enterrer les os à côté du défunt.

Je ne vous ai pas décrit le renne. Il est un peu semblable au cerf, mais en plus grand. La tête est assez la même, mais le bois est différent, il est élevé fort haut et se courbe vers le milieu, faisant une sorte de cercle sur la tête, il est velu depuis le bas jusqu'en haut, il est plein de sang et l'animal peut souffrir si on presse cette partie. Les cerfs n'ont que deux bois, les rennes en ont un troisième sur le milieu du front et deux autres qui s'étendent sur les yeux. Leur poil est plus noir, leurs jambes sont moins menues, mais aussi moins rapides. Les Lapons les apprivoisent comme des troupeaux de moutons et ils chassent les sauvages qui demeurent dans les bois parce que leur chair est plus délicate. Ils ne jettent rien de cet animal. La peau leur sert de couverture, de vêtement, la chair est leur viande. Les os leur servent pour orner tous les objets qu'ils fabriquent de leurs mains. Le sang est conservé pour servir d'assaisonnement. Les nerfs, nous l'avons vu, se transforment en fil à coudre. Le lait est leur boisson accoutumée: il est tellement épais qu'il faut l'additionner d'eau. Ils en font un fromage d'une odeur forte. J'ai voulu en goûter, c'est détestable, parce que sans sel. Enfin, le renne est au Lapon ce que le chameau est à l'Arabe: il sert au transport et aux déménagements. C'est un animal rétif. Je l'ai vu se retourner sur son traîneau et j'ai cru qu'il allait tuer son maître.

* * *

Les Lapons vivent entre eux dans une grande confiance, les cabanes sont presque toujours ouvertes, même en l'absence des propriétaires. Nul ne songerait à y aller. J'ai déjà dit que les Lapons n'ont pas de demeure fixe, ils vont d'un lieu à un autre, emportant avec eux tout ce qu'ils ont. Leurs cabanes sont vite bâties, ils élèvent quatre perches qui forment les murs de soutènement de l'édifice. Ces perches sont percées à l'extrémité d'en haut où s'emboîtent d'autres perches, et toutes ces perches servent à soutenir de grosses toiles. Les plus riches emploient un mastic fait de terre et d'herbe. On fait du feu au milieu de la cabane pour tuer les moustiques et la fumée sort par un trou pratiqué dans le haut. Quelques huttes de luxe ont une fenêtre. C'est ce feu continu d'été et d'hiver qui abîme la vue des Lapons où il y a beaucoup d'aveugles. Le plancher de la cabane est fait de branches de bouleaux ou de pins. Pour y entrer il faut en général se courber. On ne peut guère s'y tenir debout. Leur hutte n'est du reste pas un promenoir. Ils s'y assoient, y mangent, y couchent, c'est tout. Je n'ai jamais pu demeurer dans leur hutte, il y sent mauvais; ils y entassent leurs aliments, leurs peaux; c'est quelque chose d'insupportable. Ces êtres, qui vivent toute la journée dehors, se terrent la nuit comme des taupes. Avant de s'endormir, ils éteignent le feu, ferment tout orifice et se roulent dans leurs peaux de renne. Des traverses de bois divisent parfois les cabanes en compartiments. Chambres pour parents, pour enfants, pour serviteurs. La chambre la plus éloignée est réservée aux hôtes; on me l'a souvent offerte; je l'ai toujours refusée. Il n'y a, en général, pas de meubles; le lit est composé de feuillages recouverts de fourrures. Les manteaux roulés servent d'oreillers et les autres vêtements de couvertures. Toujours le nomade qui ne s'encombre pas d'objets jugés encombrants. Les

Lapons ont de tout temps résolu la crise du logement et les mille et une difficultés du confort moderne.

Le seul meuble estimable pour le Lapon est le berceau, fait d'un tronc d'arbre creusé, qu'une main artiste a sculpté avec amour. D'une extrémité à l'autre un cerceau est tendu d'où pendent différentes amusettes avec lesquelles l'enfant peut jouer. Le matelas est fait d'une mousse fine recouverte d'une loque en drap. On lave l'enfant dans une chaudière pleine d'eau bouillante, et, tout mouillé, on le met dans son berceau. Et le gros chien noir de la maison vient mettre ses deux pattes sur le berceau, lui imprimant le mouvement universel que donne une maman. Mais devinez-vous ce que j'ai vu dans la bouche d'un bébé lapon comme vestige de notre civilisation? Une tétine en caoutchouc!

L'argenterie des Lapons est en étain et en bois. Quelques Lapons, de haute qualité, ont de la vaisselle et des cuillères en argent.

Je n'ai jamais vu des Lapons s'éclairer puisque je n'ai jamais vu la nuit en Laponie, mais ils m'ont montré des lampes de coquilles marines garnies d'huile de phoque. La mèche est faite de la moelle d'un jonc.

Pour ce qui concerne le travail, il y a une sorte de parité entre l'homme et la femme; ils se partagent très socialement la besogne, et je ne les ai pas jugés paresseux comme J.-F. Regnard l'a fait au XVII^e siècle. J'ai toujours vu les Lapons s'occuper. Evidemment leurs occupations ne sont pas comparables aux nôtres, mais il n'y a rien de commun entre le Lapon et l'Arabe contemplatif.

Seules les chasses lointaines et la pêche sont assurées par l'homme. Hommes et femmes font les filets avec du fil de chanvre qu'ils achètent aux foires des villes. Ils font leurs cordes avec l'écorce du bouleau ou la racine du pin. Mouillées, elles sont extrêmement fortes. Ils fabriquent leurs traîneaux, tous les ustensiles de ménage, des petits paniers d'écorce et de jonc et les objets d'art lapon: bourses, canifs, gants. Les hommes font la cuisine encore plus que les femmes. J'ai souvent dû mettre toute mon énergie pour résister à leur invitation. Un jour, néanmoins, j'ai goûté à leur civet de groseilles; il est fait de petites baies noires cueillies dans le maquis et qu'ils appellent *crokbergt*, groseille de corbeau, d'œufs de poissons crus écrasés ensemble. Quand cela est réduit à une pâte, on s'assied par terre, les jambes croisées à la turque, et on mange. Chacun puise dans l'écuille avec une cuillère en bois. Les Lapons mangent très gloutonnement et ne gardent jamais rien pour le repas suivant.

Le repas fini, ils prennent pour dessert un petit morceau de tabac qu'ils tirent de derrière l'oreille; c'est là où il le font sécher. Ils le mâchent, je n'ose pas dire, ils le « chiquent », ils le remettent derrière l'oreille, ils le remâchent encore, et lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Ces gens, qui se passent de pain, sont passionnés, fanatiques pour une herbe qui croît si loin d'eux! Qui donc expliquera la magie, la volupté du tabac dans l'humanité?

Les femmes font leurs bijoux avec des fils de cuivre, sorte de filigrane rudimentaire. Est-ce là l'origine des magnifiques objets en filigrane d'argent, et même d'or, que j'ai admirés, presque avec convoitise, dans les vitrines du Musée National de Stockholm? Les femmes préparent également une grande partie de ce qui constitue l'industrie laponne: peaux de renard, de faon et autres animaux qui fournissent leurs fourrures au commerce. Elles sont extrêmement habiles. Ce sont elles qui ornent les harnais des rennes avec un fil d'étain. Le laminoir qu'elles emploient est curieux, comme tout ce qui est lapon. C'est le crâne d'un renne percé de trous de différents diamètres. Avec ce fil elles brodent aussi leurs vêtements. Elles tissent des couvertures et des tentes avec des fils de coton ou de lin, Lapons et

Lapones, sans autre outil qu'un simple petit couteau, réussissent des sculptures assez délicates sur des os de renne, sur du bois.

La richesse du Lapon se mesure à son nombre de rennes. Un Lapon qui a trois cent ou quatre cents rennes est un Lapon très moyen. La richesse commence à un millier de rennes. Et c'est à cause de ce renne que les Lapons sont nomades, car le renne se nourrit tout seul. L'hiver il fouille la neige pour trouver la mousse blanche et l'été il mange l'herbe fine au bord des rivières ou des lacs. Comme ils sont rarement dans des écuries, à la saison venue les rennes décampent et les Lapons les suivent.

* * *

Je vous ai dit que les Lapons se nourrissaient surtout de renne et de poisson frais ou séché. Ils boivent aussi beaucoup de lait du renne qui se rapproche de notre lait de chèvre. Ils font bouillir, avec leur lait jusqu'à ce qu'il soit caillé, une sorte de feuille comme l'oseille, l'angélique; quand le lait est tourné, ils retirent le petit lait et recuisent le caillé, le mettent dans des vessies qu'ils enfouissent dans la terre. Ils le prennent quand ils le désirent. Il paraît que l'hiver, cela je ne l'ai pas vu, mais ils me l'ont expliqué par signes, et nous arrivions à très bien nous comprendre; l'hiver, ils mettent leur lait dans des outres où il gèle exposé au froid, on le conserve alors facilement, mais il devient tellement dur qu'il faut le couper avec une hachette comme du nougat. On met un morceau de lait compact à la chaleur où il fond et on le mange quand il est à la consistance de la crème. Il y a aussi le beurre et le fromage de renne. Les Lapons font bouillir la viande du renne. Quand la graisse surnage dans la marmite, ils l'écument et la mettent dans un récipient, ils placent la viande dans un autre. Et ils assaisonnent ladite viande avec la graisse écumée, au fur et à mesure qu'ils mangent. Puis, de temps en temps chacun se sert de bouillon, dans la marmite. Pour le poisson, ils emploient un peu le même système; ils l'assaisonnent avec l'huile même du poisson: les enfants nouveau-nés mangent viande et poisson cru ou cuit. J'ai vu une maman lapone mâcher du poisson cru et le donner à son bébé en lui retirant le sein. Cet enfant avait l'air tout satisfait de ce mélange.

Les Lapons ne connaissent guère d'autres divertissements que les ripailles en commun. Je les ai vus cependant jouer quelquefois à la balle et à un jeu plus compliqué et plus sédentaire qui a quelque ressemblance avec notre jeu d'échecs. Mais les pièces, au lieu de tours, de fous, de cavaliers, sont des chevilles qu'il faut faire manœuvrer le long d'une planche percée de trous. Les Lapons aiment assez les exercices violents; ils sautent à la corde tendue à une hauteur prodigieuse. Je n'ai malheureusement recueilli aucun conte, aucune légende, ne sachant pas leur langue. Il y a certainement chez eux une littérature, un folklore oral et traditionnel qu'ils se transmettent de génération en génération. Quand les Lapons font la cour à leur femme, ils l'entourent de toutes sortes de niaiseries, ils cognent leur front contre le sien, la tapent sur le ventre et quand ces tendresses les ont suffisamment émus, ils se mettent à pleurer tous les deux comme s'ils avaient perdu leurs parents.

Notre civilisation rentre chez les Lapons avec ce qu'elle a de plus saugrenu. Je vous ai dit avoir vu une sucette en caoutchouc dans la bouche d'un bébé; j'ai vu aussi un réveil de notre Bazar de l'Hôtel-de-Ville dans une cabane et c'était considéré comme un objet céleste. Le maître de maison avait parfaitement appris à le remonter chaque soir.

On dit que les Lapons sont d'origine finnoise et frères des Hongrois auxquels un meilleur climat a permis de suivre la civilisation européenne. Depuis l'origine de l'histoire, ils habitent les contrées hyperboréennes; leur langue est finnoise, mais leur

physique est nettement différent. Les peuplades de même origine qui habitent la terre finlandaise sont appelées Samoyèdes. Le nom seul diffère.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire sur les Lapons. J'ajoute cependant que les femmes laponnes ont le droit de vote, puisque aucune loi ne les différencie des femmes suédoises au point de vue politique, ce qui ne veut pas dire qu'elles s'astreignent à cette formalité. Je n'ai rencontré aucune Lapone qui m'ait donné l'impression d'être une « suffragette ». Elles ont tout de même cette supériorité sur nous, Françaises.

Pour ceux d'entre vous qui se sont peut-être demandé comment je vivais, comme je me déshabillais, comment je faisais ma toilette, je donne cette petite explication : je faisais toute chose en plein air et, partant, au grand jour. Je ne veux certes pas vous entretenir sur moi, mais j'ajoute ces quelques mots pour vous prouver qu'il n'y a rien d'héroïque à vivre en pleine forêt, ou au bord des lacs avec les vrais Lapons. Je vous ai dit qu'ils sont honnêtes et réservés; ils n'ont besoin d'aucune police parmi eux. Je pouvais donc me coucher en pleine campagne sans trembler pour mon portefeuille. Dans la journée, je vivais avec eux pour apprendre à les connaître, je lisais, j'écrivais un peu, j'arpentais la forêt et les rochers, je me baignais dans les lacs. La nuit, je m'isolais dans un coin de bois, je me faisais un lit de feuilles, tout comme mes amis lapons. Je changeais de costume, je me roulais dans une épaisse couverture s'il y avait du vent et pour me préserver des moustiques. En m'éveillant j'allais faire ma toilette au bord d'un lac ou d'une rivière où les cygnes et les canards sauvages se précipitaient sur l'écume de mon savons. Vous voyez que ce que nous appelons sauvage est au fond très familier. J'ai vu la chance de ne jamais avoir la pluie, ou très rarement, un éternel soleil. De temps en temps, pour me ravitailler ou renouveler ma lingerie bien sommaire, je n'ai tout de même pas pu imiter les Lapons qui se passent de chemise, je prenais le bateau du lac de Torne Träsk et j'allais coucher à Abisko, mon point d'attache en Laponie. Je faisais alors un bon repas, je me munissais en fruits pour moi et en chocolat pour mes Lapons qui en sont friands.

Sur le grand, ou plutôt sur les grands livres d'or, car il y a plusieurs exemplaires, de l'établissement de Touristation, deux seuls Français ont écrit avant moi. Deux au cours des siècles! Et c'était pour se plaindre des moustiques! Je vous avoue que j'ai rougi nationalement de ce manque de courtoisie. Abisko est un endroit paradisiaque et je plains les deux personnages, il est vrai qu'ils ont trépassé depuis longtemps, de n'avoir retenu d'un pareil contact que les piqûres de moustiques.

Je vous ai parlé de la Laponie d'été; un roman lapon : *Les Nuits d'enfer*, d'Yvonne Schultz, nous révèle une Laponie d'hiver d'une beauté si étrange, qu'elle donne fort envie de la connaître.

La Laponie, pour la plupart d'entre vous, était peut-être synonyme de froid, de neige et de ténèbres. Pour la modeste voyageuse que je suis, la Laponie est synonyme de fascinante lumière, de flore luxuriante et embaumée, de forêts et de lacs enchanteurs où l'on oublie la civilisation pour vivre dans le rêve et la beauté. La même année j'ai passé au Maroc — je dis j'ai passé, car je n'y suis restée que quinze jours — et j'ai vécu en Laponie. Drôle de contraste! Il m'arrive cependant de faire des rapprochements, mais je ne peux conclure quel est, du ciel africain de Rabat, et de Salé, ou de Marrakech avec son lever de soleil sur l'Atlas, et du ciel de Kiruna ou d'Abisko, celui qui m'a le plus ensorcelée. Je crois que j'ai un faible pour le Soleil de Minuit et la douce lumière lapone qui colore toute chose des plus délicates nuances.

Et c'est sous cette impression d'un pays fascinant entre tous que j'aimerais que vous restiez...

CHARLES-BARZEL.

Le Tombeau du Grand Frédéric⁽¹⁾

La littérature française n'a jamais manqué d'érudits qui à leurs heures perdues tâchent d'être de bons écrivains. Plus rares sont cependant les bons écrivains qui même à leurs heures gagnantes restent des érudits consciencieux. M. Pierre Gaxotte est de ce nombre très restreint. Ses magnifiques tableaux d'ensemble, *Le Siècle de Louis XV* et *La Révolution française* sont le modèle d'un genre fort dangereux quand il amuse et fort ennuyeux lorsqu'il garde son sérieux scientifique, de l'historiographie à thèse. Car le normalien en Pierre Gaxotte demeure toujours au service du publiciste et de l'homme politique; il le sert avec une habileté et une distinction d'autant plus grandes qu'elles sont discrètes. Les ouvrages du directeur de *Candide* ont ceci de commun avec ceux du conteur de *Candide* qu'ils raillent cruellement l'optimisme béat des démocrates rousseauistes et qu'ils voient dans l'évolution historique un enchevêtrement d'accidents et d'incidents où la stupidité et la méchanceté humaines interviennent comme facteurs décisifs. Ils admettent pourtant tous les deux le rôle brillant d'hommes exceptionnels qui apparaissent de temps en temps pour arrêter ou pour accélérer, pour déclencher ou pour étouffer les mouvements fort divers auxquels se livrent les troupes de figurants sur la scène politique. Cependant, le fils Arouet comptait, parmi les existences « hors série », tout d'abord les « héros de l'esprit », autrement dit les plumitifs de grande marque, et il n'acceptait Jupiter et Mars dans son Olympe que s'ils rendaient hommage à Apollon. M. Gaxotte est libre de la présomption gendeletriste. Il estime à leur juste valeur certains princes de l'esprit, dont les encyclopédistes, et il revendique avec brio la primauté du politique dans la politique. C'est ainsi qu'il a démontré les aberrations funestes du parti des philosophes et de leurs fils à la fois naturels et légitimes, les Jacobins, partisans de la Prusse, champions d'une diplomatie sentimentale; qu'il a dessiné, après Taine, Augustin Cochin et Madelin, le visage authentique des « grands ancêtres ». Mais ce porte-parole du nationalisme maurassien, violent et agressif dans ses diatribes de la presse hebdomadaire, a conservé toute la mesure et toute l'impartialité souhaitables, dès qu'il se transporte en librairie, voire dans l'ambiance des bibliothèques et des archives. Une tendance, nous continuerons à la retrouver chez l'historien, mais elle s'impose à travers un récit nourri de faits, puisé aux sources, véridique et serein.

Voilà des qualités qui ont permis à M. Gaxotte de tracer un portrait terriblement ressemblant de Frédéric II de Prusse, ami des encyclopédistes, élève et adepte de la civilisation française, adversaire implacable de la France, bienfaiteur et fléau de son pays, fils, époux, parent, ami, souverain et maître pareillement détestable, pourtant aimé, admiré, adoré; contempteur et apogée de l'esprit de la vieille Prusse, héraut et protecteur de la tolérance, tyran des consciences, mécène et connaisseur des arts, modèle de mauvais goût, le plus heureux et le plus malheureux des hommes, cynique débordant de sensiblerie, à la fois très grand et farci de petites choses, paradoxal et logique envers lui-même.

La personne du philosophe de Sans-Souci a toujours attiré les historiens français. Les livres du duc de Broglie, de Waddington et de Lavis, venant après beaucoup d'autres dont les pre-

(1) En marge du livre de M. PIERRE GAXOTTE : *Frédéric II*. Paris, Fayard 1939.

miers sont signés Voltaire et Mirabeau, ont tenté de rendre justice au génie d'un monarque qui a paru aux Français tantôt étonnamment proche, tantôt bien éloigné. Animés d'un sincère respect pour le souverain, le capitaine, le diplomate et l'administrateur, ils ont pourtant hésité à souscrire aux éloges sans réserves de la légende hohenzollernienne, dont Preuss, Franz Kugler, Droysen, Treitschke, Reinhold Koser, Otto Hintze, G. B. Volz se sont faits les chantres, d'ailleurs très documentés et, pour la plupart, très disert. Le bon sens français a également refusé de signer le verdict haineux d'un Allemand pacifiste, l'architecte-dilettante Werner Hegemann, dont le *Fridericus* obtint, sous la République de Weimar, un succès de scandale. Ils n'ont pas épousé les rancœurs de l'historiographie vieille-autrichienne et ils ignorent les attaques, mieux fondées que toutes autres, des historiens polonais : Konopczynski, Skalkowski, Zimmerman.

M. Gaxotte a fait table rase de ses prédécesseurs et des préjugés. Il présente son *Frédéric II*, sans s'inféoder à des opinions antérieures, quoique en connaissance de presque tout ce que l'on a imprimé sur son héros. Les lacunes que nous trahit une bibliographie raisonnée offerte en fin de volume ne sont ni considérables, ni inexcusables; elles concernent surtout la politique étrangère du roi, le démembrement de la Pologne, l'alliance russe, les affaires d'Orient et la guerre de Succession de Bavière. Muni de pareil bagage, l'auteur s'est encore payé un voyage sur place, tout en se dispensant d'une visite aux archives. Et voici que surgit devant nous la vision de Berlin, aux derniers jours du premier roi en Prusse.

Le milieu et le moment, M. Gaxotte les a admirablement pénétrés et caractérisés. Il n'en fait pas autant, hélas! pour les origines du grand Frédéric. Cette omission est grave, car elle interdit à l'historien l'explication d'un fait qui le déconcerte, faute de quelques recherches généalogiques. Pourquoi cette incompatibilité d'humeur qui envenime la symbiose de Frédéric-Guillaume I^{er} et de son épouse Sophie-Dorothée, rejeton, comme lui, d'une maison princière allemande? D'où cette lutte intérieure qui dressera en Frédéric II son moi prussien contre un second moi français, occidental? Nous nous le demandons et M. Gaxotte s'en inquiète. Or voici la clef de l'énigme. Sophie-Dorothée de Brunswick-Hanovre, princesse royale de Grande-Bretagne, était la fille non seulement de George I^{er}, mais aussi d'une sienne cousine, célèbre par des malheurs qui rappellent ceux du grand Frédéric, de la princesse d'Ahlden, fille elle-même du duc Georges-Guillaume de Brunswick-Wolfenbützel et d'une demoiselle de vieille noblesse poitevine, Eléonore Desmiers d'Olbreuse. La reine Sophie-Dorothée de Prusse était donc « quarteronne » française et ce dosage de sang latin l'emportait nettement sur son apport héréditaire germanique. Les Desmiers réunissaient des qualités d'esprit peu communes que leur avaient léguées leurs éminents ancêtres du côté tant masculin que féminin : grands capitaines, maréchaux et chanceliers de France, écrivains de génie ou de talent supérieur. Frédéric II resterait une énigme historique et physiologique qui brave toute solution, n'était sa table ascendante où tout se retrouve, les origines de sa gloire militaire, les ressources de son génie d'homme politique et d'administrateur, enfin les tréfonds français de son âme. Quelques heures consacrées au P. Anselme et à son *Histoire généalogique*, au *Dictionnaire de l'ancien Poitou* de Beauchet-Filleau et à d'autres ouvrages de ce genre nous en disent davantage qu'une foule de réflexions moins fructueuses.

Nous comprenons maintenant le mur invisible qui s'élève entre le roi amateur de *lange Kerls*, de grenadiers géants, et une partie de sa progéniture, tarée de finesse latine, non seulement Frédéric, l'aîné, mais aussi le prince Henri et la délicieuse Wilhelmine de Brandebourg-Bayreuth. Nous ne nous étonnerons plus

de voir cette belle jeunesse meurtrie chercher en cachette le luxe, qui égale aux yeux de Frédéric-Guillaume la luxure, des vers qu'il trouve pervers, des élégances qui lui semblent lascives et des préoccupations gratuites pour celui qui ne rêve qu'au *plus-machen*, au gain palpable grossièrement matériel. Un second problème complique l'antagonisme entre le Père et le Fils et explique le Déserteur (M. Gaxotte a donné ces titres aux deux premiers chapitres de son livre) : c'est la disposition érotique de Frédéric et de son frère Henri, héritée, selon toute vraisemblance, du côté des Desmiers, inconnue jusqu'alors chez les rudes Hohenzollern de Brandebourg, où l'on pratiquait l'amour selon les règles générales et en accord avec la Loi, tant divine qu'humaine, tandis que l'on ignorait les mœurs spéciales de certains pays latins. M. Gaxotte touche à cette question, qui nous fournit cependant le secret de toute l'affaire Katte, sans discerner très bien en quoi consistait le motif de la dureté farouche du roi envers l'ami de son fils. Ces choses-là ne nous sont transmises par aucun acte des archives prussiennes; nous les devinons néanmoins à travers les formules de la bienséance judiciaire et grâce à des allusions très claires de différents rapports faits par des diplomates étrangers.

N'ayant consulté ni les ascendances, ni les sources inédites, M. Gaxotte ne pousse pas jusqu'aux causes les plus profondes des événements qu'il raconte. Son récit de la jeunesse de Frédéric II est pourtant splendide, écrit d'une plume agréablement légère et ironique, ce qui n'exclut pas l'emploi d'accents pathétiques lorsque le sujet les impose, comme pour le sombre tableau de l'exécution de Katte. Les « Années d'apprentissage », de 1730 à 1733, les joies artistiques et autres de la République de Rheinsberg, le Triomphe de la volonté, ou l'initiation au métier de souverain, sont narrées chacune à leur tour avec infiniment de verve et de grâce. On regrettera l'oubli de tel ou tel épisode assez important, par exemple des pourparlers qui avaient pour but un mariage entre Frédéric II et Marie-Thérèse, on aimerait voir exposer avec plus de franchise les conséquences politiques des liens qui s'établissent entre le prince héritier de Prusse et la maçonnerie : la guerre de Silésie ne sera pas seulement une conquête pour la maison de Brandebourg, mais aussi un coup porté à l'« Infâme ». On notera quelques-unes des inexactitudes quasi inévitables chez des historiens-publicistes; elles sont la rançon d'un style excellent et d'une composition aisée. Ne nous fâchons donc pas en constatant que l'évêque de Breslau est promu archevêque, que sa ville est pourvue d'une Constitution républicaine et autonome qu'elle n'a jamais eue, qu'un Truchsess von Waldburg devient Truchsess et que les Rittershusius, Imhoff, Lünig et Gebhardi ne trouveraient pas mal à redire contre la description faite par M. Gaxotte du Saint-Empire romain (p. 212 sq.), enfin que les Etats des Hohenzollern ne comptaient guère en 1740, 12.000 kilomètres carrés, mais le décuple de cette étendue (p. 219). *E pur si muove*. Le récit de M. Gaxotte garde un beau mouvement, tantôt majestueux, tantôt sautillant, tantôt coulant avec assurance, une belle allure de grande histoire racontée par un petit-maître, ce qui annonce, vu les circonstances, un grand maître de l'histoire.

Passé le double cap de la jeunesse et des héritages ancestraux, l'auteur gagne en ampleur et en profondeur. Il décrit magnifiquement le duel des deux natures en Frédéric II : le Français le cédera au rejeton des électeurs de Brandebourg. Le petit-neveu des Desmiers continuera à aimer les arts et les lettres, à faire de l'esprit et même à faire l'esprit fort, mais tout cela sera accessoire, superficiel, tandis que le descendant des Hohenzollern suivra l'exemple de ses aïeux en ligne mâle. « Quand je mourrai », annonce Frédéric-Guillaume, « on s'écriera : Le voilà parti ce

vieux tourmenteur d'hommes; mais celui qui vient après moi vous enverra tous au diable; c'est tout ce que vous aurez de lui » et il loue le fils qu'il avait avili et presque abattu : « Il y a en toi un Frédéric-Guillaume! » Que si!

Lorsque Frédéric II entendit l'« Appel de la Guerre et de la Gloire », à la brute épaisse qui s'en était allée suivit une brute fine. Était-ce donc bien la peine de changer de gouvernement, de règne? Sans aucun doute. Le commun des mortels ne gagna rien au troc, il y perdit plutôt, car Frédéric enverra « au diable » ou au purgatoire, sinon au Ciel, des centaines de milliers de jeunes paysans, d'artisans et de hobereaux, cependant que son père n'avait fait que les battre, ou se battre à des occasions assez rares. Mais l'Etat en général, la haute et moyenne bourgeoisie, puis tous ceux qui n'avaient pas à endurer les joies du service militaire obligatoire prospéraient et jouissaient du prestige que le roi conquiert pour l'ensemble de son pays. Certaines charges, morales et matérielles, furent diminuées; c'était là, décidément, le mérite à Voltaire, et même à Rousseau. Le philosophe de Sans-Souci percevait parfois sous le Seigneur de la Guerre. Le peuple, nullement gâté par ses souverains, en est ravi et voue au monarque une admiration et une gratitude sans bornes. Les gens se consolent en pensant qu'il y a des juges à Berlin et ils oublient, à cause de la chance d'ailleurs peu fondée d'un moulin protégé par la chicane, le sort des cent mille jeunes gens auxquels Frédéric lance sa fameuse boutade: *Kerls, wollt ihr denn ewig leben?* « Les gars, voulez-vous donc vivre éternellement? » Toute l'Allemagne protestante est *fritzisch*, comme s'exprime Goethe dans ses souvenirs d'enfance. Elle adule le jeune et diviniser le vieux Fritz. Les encyclopédistes, couverts de cadeaux, de fleurs et d'honneurs — ce qui les dédommage des ordures qui s'associent souvent à de tels hommages — répandent dans le reste de l'Europe le panégyrique d'« un prince philosophe » qui « méprise le trône et les plaisirs » et qui « n'aime que la science et la vertu ». La bonne farce! Frédéric méprisait la science et se gaussait de la vertu; il n'a aimé, pendant toute sa vie, que son trône et des plaisirs qui variaient depuis la débauche crapuleuse et depuis une glotonnerie presque animale jusqu'aux joies plus nobles que procurent la curiosité satisfaite et le pouvoir absolu.

Nous aurions désiré que M. Gaxotte insistât un peu plus longuement sur l'amoralisme accompli de son héros. Les guerres de Silésie et le partage de la Pologne forment des spécimens terrifiants d'une politique dont nous voyons aujourd'hui la renaissance intégrale. A ce propos, ce livre d'un « munichois » français que la gauche a souvent tancé pour son « hitlérisme », contient des passages suggestifs, qui sont d'un historien éminemment perspicace et qui ont la valeur de témoignages sur la Prusse éternelle. « J'ai acquis, s'exclame le roi, après avoir arraché au souverain légitime la Silésie. Que d'autres conservent! Je n'attaquerai désormais pas un chat que pour me défendre. Enfin je veux jouir. » Et il se mit à parler théâtre (p. 310). Qui donc, mais qui a confessé à Sir Neville Henderson, quelques mois après que M. Gaxotte eut écrit ces lignes, que lui, le chef de l'Etat allemand, ne voudrait plus conquérir quoi que ce soit, qu'il n'attaquerait personne, qu'il ne ferait que se défendre, qu'il voudrait jouir de la vie, en artiste (et puis, il se mit à parler architecture)? A qui se rapporte cette description d'agapes : « Ils allaient au souper comme à la manœuvre; leurs moindres gestes étaient épiés et rapportés. La familiarité platonicienne qui régnait autour de la table ronde n'était pas moins trompeuse? » Qui confie à ses intimes, à la veille d'une guerre qu'il déclenche et que tous auraient voulu éviter : « La guerre me paraît inévitable, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'éviter, cela ne m'a pas réussi, je me lave les mains de ce qui arrivera? » (Il arriva une guerre de sept ans). Qui envahit les Etats du roi

de Pologne, par peur de l'encerclement, sur quoi une coalition se noue par laquelle la Prusse sera précisément encerclée (pp. 350, 424, 429)? Lisons encore ceci : « Il n'a jamais admis la possibilité d'une alliance franco-autrichienne » (mettons : franco-anglaise). « La France a subi les événements plutôt qu'elle ne les a conduits. » « On a accusé maintes fois Frédéric de mensonge et de perfidie. On ne peut être que frappé davantage par la précipitation, l'imprudence et le mauvais succès de ses démarches. » Et finalement : « Ce mélange de crainte, du cauchemar des coalitions et de convoitise est bien le plus extraordinaire explosif qui ait paru dans l'histoire » (pp. 428-430). Un traité inattendu avec la Russie, le partage de la Pologne, comme base de pareille alliance, puis, la bouchée sarmate une fois ingurgitée : « Pour avoir moins de jaloux, je dis à qui veut m'entendre que je n'ai vu sur tout mon passage (par les régions occupées) que du sable, des sapins, de la bruyère et des juifs. » En vérité, l'histoire se répète de façon singulière et des mêmes données, géopolitiques et historiques, découlent toujours les mêmes conséquences!

Citons, pour compléter une analogie où les lecteurs auront dès la première ligne reconnu le sosie de Frédéric II : « De toutes les doctrines philosophiques qu'il a fréquentées, il en est une à laquelle il est demeuré fidèle sa vie entière : c'est celle que nous appelons aujourd'hui le déterminisme. » Et

*Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois en affrontant l'orage
Penser, vivre et mourir en roi.*

Mettre en relief ce parallélisme, c'est donner toute la mesure de M. Gaxotte, historien de l'Allemagne et des grands Allemands, saisis par leur dynamisme inextirpable. Un tel commerce intime avec les secrets de l'âme germanique et de l'esprit prussien nous vaut un panorama extraordinaire du règne de Frédéric. Certes, la place accordée aux années de 1740 à 1786 est trop petite, comparée aux pages consacrées à la jeunesse du roi; ce défaut d'économie s'accroît dans les derniers chapitres : toute l'histoire de 1748 à la mort du vieux Fritz se concentre sur 122 pages, contre 400 pour l'époque antérieure. Les contours et l'essence même du tableau demeurent toutefois irréprochables. Ce qui ne nous empêche pas de souhaiter, pour une édition révisée, une narration beaucoup plus explicite des deux épisodes capitaux qui marquent la seconde partie du règne de Frédéric le Grand : le démembrement de la Pologne et l'alliance avec Catherine. Un chapitre sur les rapports de la Sémiramis du Nord et du solitaire de Sans-Souci nous paraît même indispensable. Il devrait être fondé sur l'énorme masse de documents dispersée dans le *Sbornik Russkago Istoritchesskago Obchtchestva*, rédigés presque tous en français ou dans d'autres langues occidentales, sur Bilbasov et les différents biographes russes de l'Impératrice et sur la *Politische Correspondenz*, que M. Gaxotte n'a point étudiée à fond. Quant au partage de la Pologne, l'auteur n'aurait pas accepté certaines thèses de l'historiographie prussienne, et plus spécialement de feu G.-B. Volz, s'il avait consulté l'apport de la science polonaise, décisif sur cette question (mon *Poniatowski* paru également en allemand, et en italien, certains travaux de feu Askenazy et l'analyse que le *Bulletin de l'Académie de Cracovie* a publiée des travaux de M. Konopczynski seraient à la portée de M. Gaxotte).

Aurions-nous à signaler l'absence, dans la galerie des hommes qui entouraient Frédéric II, de certaines figures que la légende allemande ou les contemporains associaient inséparablement à ce roi, adoncques de Zieten, Seydlitz, Lentulus? Serions-nous déçus de ne pas retrouver quelques incidents caractéristiques, comme la célèbre lettre adressée à Blücher, certains jugements portés par le monarque sur J.-J. Rousseau ou bien ses conversations

avec Mendelssohn? Nous avons hâte d'arrêter une telle liste et de souligner, en guise de conclusion, le plaisir intense que nous donne la lecture d'un volume si riche qui dénote à la fois une parfaite maîtrise de la langue et de l'art de vérifier les faits, les événements et les hommes.

D^r O. FORST DE BATTAGLIA.

Problèmes actuels...

Chronique de la guerre

LE GÉNIE POLITIQUE

Comme la sainteté, le génie politique se fait toujours reconnaître. Et il est presque aussi rare. Le système de gouvernement parlementaire tend à le ruiner. Mais quelle que soit la forme de gouvernement, le véritable homme d'Etat possède des qualités si diverses qu'il n'est pas surprenant que le monde n'en connaisse que peu d'exemples. Un pareil homme s'est révélé à tous les observateurs, depuis le début de la présente guerre, en Léopold III, roi des Belges. Dans une situation extrêmement difficile et délicate, il a agi avec énergie, avec un grand patriotisme, avec une correction absolue, avec courage et avec intelligence. En union avec son peuple, il a vu tout de suite que l'intérêt majeur de son pays demandait de rester en dehors du conflit. Sans peur et sans ostentation, il a préservé une neutralité digne et noble, et en des jours de grande tension comme l'autre semaine ou au début de novembre, la vigueur décisive de ses actes, à l'intérieur et dans ses relations avec sa voisine du Nord, la Hollande, il a montré qu'il est un grand souverain. Sa réticence et son sang-froid au milieu des rumeurs et des alarmes, et d'autre part sa volonté d'assumer la pleine responsabilité des mesures à prendre et sa rapidité dans la décision le révèlent comme un homme d'Etat de premier ordre. Le sort de la Belgique est en bonnes mains...

MANŒUVRE ALLEMANDE

L'intérêt du moment se porte sur l'effort fait par le gouvernement hitlérien en vue d'une cessation de la guerre. Le danger, dans cette manœuvre de paix, est que Berlin ne gaffe, comme il en a l'habitude, et ne produise, au contraire, une intensification et une extension de la guerre.

La méthode de ces gens-là a toujours été — depuis que la Banque d'Angleterre et la politique prônée par elle ont ramené la force allemande sur le Rhin — de maintenir les puissances occidentales dans l'incertitude. C'était là non seulement une politique raisonnable, mais une politique qui s'imposait. Berlin possédait l'initiative dès les débuts. Elle l'a plus que jamais, en ce moment, et plus absolument aussi à cause du nombre de ses soldats et de la consolidation de sa puissance par la conquête et la destruction de tout ce qui était à sa portée, en particulier de la Pologne. La tactique est de menacer l'Europe entière de désastre et donc de rendre tout le monde enclin à accepter la paix à tout prix; ce qui signifie, pratiquement, l'abandon de la Pologne. Berlin vise à produire, non seulement chez les puis-

sances occidentales, mais aussi en Italie, une mentalité qui fasse apparaître la guerre comme futile et ne valant pas la peine d'être poursuivie. Pourquoi, après tout (suggèrent les Allemands), bouleverser toute notre civilisation pour l'amour de la Pologne? La Pologne est conquise et — croit-on à Berlin — détruite. La moitié orientale du pays, où les Polonais dominaient en partie par les grands propriétaires fonciers et en partie par une civilisation catholique supérieure, a été passée au communisme athée de Moscou. Cette moitié-là de la Pologne — dit-on — est évidemment liquidée. Elle ne compte plus. Il faut être fou pour penser à la restaurer.

Quant à la partie occidentale (entièrement polonaise, à part une petite, et traitresse, minorité allemande), le nouveau Reich y veillera. Les Polonais seront transportés aussi loin que possible des endroits où leur civilisation est enracinée. Une foule de Polonais seront transportés à l'intérieur. On les remplacera par des Allemands et cela signifiera la fin de la Pologne occidentale tout autant que les Soviétiques ont mis un terme à la Pologne orientale. Placée en face d'une pareille situation, notre culture occidentale acceptera l'inévitable et sacrifiera les Polonais.

Mais si nous acceptons de nous y résigner, ce serait la fin de l'influence occidentale sur l'Europe centrale et orientale. Moscou alliée à Berlin, toute l'Europe orientale jusqu'à la mer Noire serait soustraite à l'influence occidentale. Et les Allemands pensent que le gouvernement anglais est incapable de comprendre cette situation. Ils espèrent qu'il acceptera un compromis. Ce serait la fin de la guerre, d'une guerre se terminant sur une victoire finale du Reich...

Evidemment, si Londres se trompait du tout au tout sur cette situation, c'est bien ce qui arriverait. Le moyen pour amener les alliés occidentaux à céder est d'entretenir la menace d'une attaque dont Berlin conserve l'initiative à cause de sa grande supériorité numérique avec en plus les masses russes derrière elle menées par un despotisme qui les tient encore bien en main.

Le point faible du programme est que la pression prussienne et sa menace pourraient bien aller trop loin. Berlin a certes la terreur de voir les Etats-Unis intervenir dans le conflit, mais Berlin est d'autre part convaincu que l'opinion américaine s'opposerait à toute participation dans la guerre. L'Angleterre finira donc par céder et en conséquence la France ne pourra que faire de même. Mais bien que les Allemands ont de nouveau massé leurs divisions motorisées « contre » les frontières de la Hollande et de la Belgique, ils s'en tiendront à « presser » jusqu'à ce que les puissances occidentales entendent raison.

Toutefois, si Berlin allait trop loin et se mettait en mouvement contre l'Occident, le calcul s'effondrerait. L'Occident s'unirait pour se défendre contre la menace mortelle. La Belgique se tient sur la défensive sachant que cette défensive est forte. Un geste prématuré de la part de Berlin généraliserait la guerre. Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes encore dans cette crise de bluff — car il s'agit de bluff plus que de détermination. Mais il n'est pas toujours possible d'arrêter à temps une manœuvre d'intimidation. Il se pourrait que la menace allemande se mue en invasion réelle. Alors, tout serait mis en question, et les Allemands se verraient contraints de tenter un coup final. Nous n'en sommes pas encore là, à l'heure actuelle. Mais la chose est possible à tout instant, si l'Allemagne exagère et dépasse le but visé.

Impossible d'affirmer autre chose en ce moment. Les Belges ont à peu près la mobilisation générale. Ils possèdent une armée excellente transformée et rajeunie, conduite par un état-major de premier ordre qui a à sa tête un des meilleurs cerveaux d'Europe. Cette armée belge possède une ligne de défense très forte sur le canal Albert et sur la Meuse. Avant de tourner la

ligne Maginot, les Allemands pourraient bien subir des pertes désastreuses et peut-être décisives.

Tout le reste est conjoncture...

Quand ces lignes paraîtront, nous saurons sans doute si les Allemands ont reculé comme ils le firent au début de novembre ou s'ils ont déclenché une offensive qu'ils ne seraient plus à même de contrôler.

Comme toujours, la pierre de touche reste la Pologne. Elle le restera jusqu'à la fin. Si nous abandonnons la Pologne, nous perdons l'actuel contrôle anglais sur le commerce asiatique, parce qu'une Europe centrale germanisée commandera au Proche-Orient et, par là, notre puissance décisive de communication avec les Indes, ou, en tout cas, celle de rester les maîtres du commerce asiatique.

Puissent ceux qui décident de la politique de l'Angleterre se rendre compte du danger qui nous menace! Il n'y a pas de temps à perdre.

HILAIRE BELLOC.

En quelques lignes...

Joseph Bédier

Dans son discours de réception à l'Académie française, M. Jérôme Tharaud a campé avec une délicatesse et une sûreté pareillement heureuses le portrait du maître romaniste. On savait que Bédier était originaire de l'île Bourbon; on savait qu'il avait dédié à ses dieux lares et lointains un de ses beaux livres: mais on ignorait que le trisaïeul du plus courtois des médiévistes eût dépêché dans l'autre monde, par souci du point d'honneur, tant de bretteurs qui avaient eu l'audace grande de le regarder de travers.

Pour le surplus, si Joseph Bédier apportait, dans son enseignement et dans les polémiques que suscitaient ses fécondes hypothèses, le respect de soi-même et le respect d'autrui, encore faut-il admettre que sa carrière est toute traversée d'après luttes et de continuel assauts. Jérôme Tharaud l'a fort exactement marqué: il appartenait au plus doué, au plus respectueux élève de Gaston Paris de contredire, sur presque tous les points essentiels, la doctrine de celui-là qui l'avait initié aux lettres médiévales. Dure et forte contrainte!

Pour qui a connu Bédier, d'ailleurs, cette attitude antithétique ne venait point d'un penchant secret à la contradiction. Pas davantage l'auteur des *Légendes épiques* ne s'est soucié de faire, en faisant du neuf, du brio facile. Personne n'a poussé plus loin que lui le scrupule de la probité professionnelle. Ses leçons au Collège de France n'étaient jamais plaisantes; car Bédier, qui écrivait d'une plume si souple, si nuancée, avait l'élocution laborieuse et quasi bredouillante. Mais nous emportons le précieux exemple du doute méthodique. Cartésien, soucieux de l'évidence, rebelle à toute tentation de romantisme, le maître nous apprenait à ne nous satisfaire jamais des demi-vérités. C'est ainsi qu'il lui arrivait de revenir, trois semaines après la leçon, sur telle difficulté du texte, la solution qu'il nous en avait proposée ne lui paraissant plus digne d'adhésion totale.

On a beaucoup discuté la thèse des *Légendes épiques*. Par une sorte de choc en retour, la plupart des disciples de Bédier, eux-mêmes indociles, se sont détournés de ces fameuses routes de

pèlerinage qui, à les en croire, ne mèneraient plus à la Geste. Personnellement, je demeure sensible à la démonstration pleine de vie d'un Bédier qui nous découvre le public en or, le milieu vibrant du *Roland*, de *Guillaume d'Orange*.

Parce qu'il nous a rapproché de l'existence des hommes d'autrefois, parce qu'il a montré (je songe aux pages définitives sur la tradition manuscrite du *Lai de l'Ombre*) que les écrivains du Moyen-Age avaient déjà le sens, voire la vanité de la propriété littéraire, qu'en se rééditant ils se corrigeaient, parce que, grâce à lui, la philologie romane est comme une fenêtre ouverte sur cinq siècles de l'ancienne France, Bédier a bien mérité l'hommage fervent que lui rendit, sous la Coupole, Jérôme Tharaud.

Le cas de Jérôme.

Jérôme: ou l'un des frères siamois. La difficulté n'était pas petite de complimenter, selon l'usage, celui dont la signature ne parut jamais seule sur la couverture des livres à succès. Le nouvel académicien s'en était élégamment tiré, dès les premières phrases de son discours, quand il avait dit: « J'ai d'autant plus lieu d'être modeste que, si mon frère et moi nous ne faisons à nous deux qu'un mince personnage, encore est-il bien vrai que je n'en représente que la moitié. »

Georges Duhamel, qui avait la charge de recevoir ce demi-élu, prononça, sur les conditions et hasards du travail en collaboration, des aphorismes appliqués. Sa harangue nous a plutôt déçu.

Il est vrai que la personnalité littéraire des Tharaud échappe à tout essai de classement. Le romancier, chez eux, cède presque toujours la plume au reporter. Et le reportage n'a pas encore ses petites entrées au bout du Pont-des-Arches. Duhamel, visiblement, peinait à la tâche. On regrette qu'il ne se soit pas attardé à la question du style de Jérôme et Jean. Car il se fait que ces deux têtes fraternelles sous le même bicornes vous ont, dans le maniement de la prose d'art, une qualité maîtresse qui est — singulièrement — l'unité de ton.

Tout compliment d'accueil suppose quelques pointes. La tradition de la rose-aux-épines devait se vérifier, cette fois, par un mouvement d'humeur assez vif. Duhamel reproche aux Tharaud d'avoir mis en scène le capitaine Codreano, de la Garde de Fer. « Je voudrais vous dire, monsieur, que l'heure n'est plus, pour nous, de juger avec une bienveillance même purement zoologique (*sic*) tous ces enragés de mystique. » On voit paraître le visage d'un autre Archange: casqué, celui-ci, et qui veille aux avancées de la ligne Maginot.

Admettons que la France en armes doive serrer les dents. Mais il est des mystiques éminemment défendables. Jérôme Tharaud a bien raison d'en être convaincu, quand il débute, dans la Compagnie, par cet hommage à Péguy, qui sonne comme une tardive et nécessaire réhabilitation. Et, pour en revenir à Bédier, ne trouvez-vous point touchant que le pèlerin de Notre-Dame de Chartres ait, lui aussi, pris la grande route grise où l'auteur des *Légendes épiques* suivit, d'un œil lucide et fervent, les bons jongleurs du Moyen-Age?

A propos de « gymnotes »

Il faut savourer, j'y insiste, ce discours de Jérôme Tharaud. Un tout petit passage, lourd de sens, m'a ravi. C'est quand il parle des gymnotes. Je cite:

« Il (Bédier) n'a jamais aimé que les beaux et les grands sujets. Sa raison ne pouvait admettre que tout objet de science fût digne d'une égale attention, et que tant valait le chercheur tant valait le sujet. » A ce propos, il citait volontiers une boutade de Claude

Bernard, qu'il trouvait plaisante et profonde. Un élève du grand physiologiste lui ayant, un jour, présenté une savante monographie sur un petit animal appelé le gymnote, Claude Bernard lut son travail, et lui dit : « C'est très bien, mon ami, mais à quoi serviraient, je vous prie, ces trois cents pages, si le gymnote, par hasard, n'existait pas? »

Phrase qu'il faudrait bien graver en lettres d'or sur les murs de tant de laboratoires, de tant de séminaires de recherches, où des travailleurs obstinés et mal aiguillés s'acharnent sur... des gymnotes.

La grande pitié de nos études, elle vient d'un nivellement par le bas, mais aussi d'une éclosion par le haut. Je m'explique. Les meilleurs élèves, ceux qui ne demandent qu'à découvrir, à produire, pourquoi les lançons-nous, trop souvent, sur des pistes ridiculement étroites? Nous avons fini par confondre civilisation et culture. La culture, c'est affaire de gymnotes. La civilisation, elle, parce qu'elle remonte aux causes premières et qu'elle s'abreuve aux sources profondes, c'est dans le cœur, c'est dans l'esprit à sa plus fine pointe qu'il faut l'aller chercher — ou retrouver.

La menace nous guette d'une spécialisation qui tue jusqu'aux ressources vives de la langue commune. Les savants d'aujourd'hui usent et abusent d'un jargon qui leur sert, trop souvent, à masquer, derrière l'appareil des néologismes, l'infirmité de leur pensée. Pasteur, Claude Bernard se laissaient comprendre d'un large public. Nous avons changé tout cela!

Et qu'on relise Bédier. Nulle trace de pédantisme! La vraie grandeur, dans son affable rayonnement.

L'humanisme d'un Marouzeau

Nous songions à cette vertu d'humanisme, tandis que nous écoutions, samedi dernier, aux *Conférences Cardinal Mercier*, le premier latiniste de notre époque exposer, presque en demi-teintes, avec cette pudeur qui est au savant ce que la douceur est au profane, l'histoire d'une conquête dont nous sommes — encore — les heureux bénéficiaires.

Le miracle grec, le miracle latin, le miracle chrétien : tout cela se tient dans cette conque sacrée, qui est un berceau et qui reste objet de convoitise, et qui s'appelle la Méditerranée.

C'est de là aussi, soyons-en sûrs, que viendra le salut.

En ces heures tragiques, nous savons — du moins — que la Barbarie a pris tel et tel visage. Il en est deux. L'un est de proie, l'autre est de haine. L'un est de Prusse, l'autre de Moscou. Et l'accord se fait plus aisément sur le point de savoir contre quoi l'on s'insurge, que sur la question de reconnaître le visage de ses amis. Il est trop vrai, hélas! que la victoire des Démocraties signifierait, dans un monde où l'expérience d'hier ne crée pas — fatalement — la vérité de demain, une menace de paresseux revenez-y. Mais nous avons foi dans les ressources jeunes de la Méditerranée éternelle.

Haute neige

Où cela s'arrêtera-t-il? On nous parle d'un mètre, d'un mètre cinquante sur les routes du haut plateau. C'est-à-dire que le facteur en a jusqu'à mi-ventre, que des traîneaux ressuscitent la poésie de Maria Chapdelaine, que les petits oiseaux meurent, pattes en l'air, qu'un Salon de la Neige permet à nos sculpteurs de dresser, dans le Parc, sous le regard des statues encapuchonnées, d'étranges blocs de glace où se joue un soleil orangé.

Cependant, les canaux, les fleuves, d'un bout à l'autre de l'Europe, sont gelés. Cependant, par 67° de latitude nord, des

soldats russes, raidis par la mort et par le gel, défient les crocs luisants des loups efflanqués. L'Observatoire, prudent et confus, ne distribue plus, trois fois le jour, ses prognostications. Tout se passe comme si la neige, la haute neige, installée sur un sol durci, allait perpétuer, jusqu'aux premiers crocus, la féerie des horizons vierges, de ce « linceul » immaculé qui traîne, je m'en porte garant, dans toutes les rédactions de tous les petits élèves de 1940.

Plus tard, quand nous serons bien vieux, nous conterons à nos enfants les souvenirs de « l'année terrible ». Le grand hiver sera, dans notre mémoire, le symbole même de la guerre, des privations, du ciel fermé comme un couvercle.

Mais, en attendant, l'espérance — vert surgeon — habite nos cœurs tournés vers le printemps. Et ce printemps, nous l'appelons de tous nos vœux, dût-il nous apporter l'offensive des divisions motorisées, des avions plein le ciel redevenu bleu, la grande alerte...

L'unité européenne et la S. D. N. ⁽¹⁾

III. — Unité européenne et ordre international.

Nous avons donc vu qu'il devient de plus en plus difficile d'appliquer le modèle politique traditionnel de l'Europe d'hier — une société d'Etats nationaux souverains partageant la même culture et possédant le même fond de tableau spirituel — à un monde de super-Etats dans lequel des races et des civilisations rivales luttent sans pitié pour la suprématie. L'ancien ordre européen peut sembler irrationnel et désordonné, mais il était maintenu par un respect réel pour les droits historiques et les précédents, et par le prestige social de la monarchie qui fit beaucoup pour contre-balancer l'inégalité de puissance politique entre les grands Etats et les petits. L'origine révolutionnaire de la nouvelle forme d'Etat a détruit le respect du droit historique, tandis que l'opposition des principes et des idéals ne laisse aucun terrain commun où les hommes d'Etat pourraient se rencontrer comme ils le pouvaient dans la vie des Cours de l'ancien régime. La tendance moderne pour tout Etat ou groupe d'Etats de s'identifier avec l'un des types rivaux d'idéologies politiques est aussi fatale à toute espèce d'ordre dans le monde que l'étaient, naguère, les guerres de religion. En vérité, elle est plus fatale encore, car, dans le passé, la distinction entre Eglise et Etat laissait à des Etats de *credo* différents la possibilité de coopérer en matière d'intérêts politiques communs, alors qu'aujourd'hui l'Etat totalitaire est si étroitement identifié à son idéologie qu'il est devenu impossible de distinguer entre la lutte des idées et le conflit des intérêts politiques.

Si on accepte le principe totalitaire, l'unique espoir d'une paix mondiale serait à trouver dans le triomphe d'une seule idéologie. C'était d'ailleurs là l'idéal du communisme russe au début, dans sa phase militante, quand Zinoviev et Trotsky croyaient que la citadelle du capitalisme s'écroulerait aux premiers sons des trompettes de l'armée rouge. Mais les derniers vingt années

(1) Voir la *Revue catholique* des 22 décembre et 12 janvier.

Portez
la Joie!
dans les Cantonnements
*en offrant à
votre soldat
un*
**PHONO
PORTATIF
Columbia**
N°56
FR. 395 



Jac.
LES DISQUES
REGAL { LES MOINS CHERS PARMIS LES DISQUES
DE QUALITÉ PARFAITE —
FR. 18 le Disque 25cm. Double Face
171, BRD M^{CE} LEMONNIER 14, GALERIE DU ROI BRUXELLES

EDGARD GRIMARD

MATÉRIEL DE GUERRE
ARMES — MUNITIONS
OPTIQUE

USINE : Quai du Roi
Albert, 106, Bressoux
Téléphone : 252.32

BUREAUX :
90, rue Louvrex, Liège
Téléphones : 139.39 263.65

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

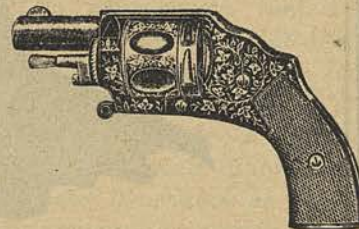
28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Milli-
taires-Fusils et Carabines
de chasse - Carabines et
Pistolets de tir-Fusils mi-
litaires de réforme trans-
formés en armes de chasse
Munitions de toutes es-
pèces-Spécialité de Revol-
vers fins.

Achats et vente de toutes
espèces d'armes p^r
collections
et panoplies



Établissements P. COLLEYE, s. a.

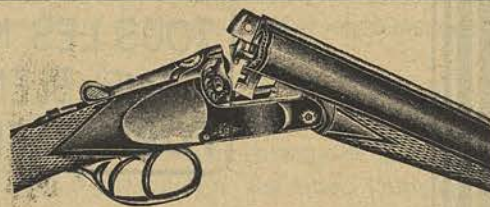
GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPERS
BRUXELLES

TéL. 11.69.75

ARMES

de
toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE. 7. BRUXELLES

(Près du Sénat)

Spécialité de
Costumes, Habits et Habits de Cour

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)
TÉLÉPHONE 100.32 Compte Chèques Postaux 305.812
A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed. Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !



Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement TOOTAL

IMPRIMES * BROCARTS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

témoignent de la vanité de leurs espoirs, et le résultat réel de l'offensive communiste fut d'accentuer le conflit des idéologies et de détruire ou d'affaiblir les partis modérés et les Etats constitutionnels, au profit de l'extrémisme et de la dictature.

La tentative d'unir le monde en lui passant la camisole de force d'une idéologie uniforme est donc une illusion utopique inconciliable aussi bien avec la paix internationale qu'avec la liberté nationale. Le véritable fondement de la vie internationale est à trouver, non pas dans une unité idéologique, mais dans une communauté de culture. Burke mit cela en lumière, de façon remarquable, naguère, quand l'Europe se trouva placée pour la première fois devant un Etat qui s'était consciemment identifié avec une idéologie politique nouvelle. Je me permettrai de le citer un peu longuement, car j'ai bien peur qu'il faille supposer que plus personne ne lit Burke aujourd'hui. D'autre part, le passage que je rapporte montre que la conception d'une Europe en tant que véritable communauté de culture n'est pas une nouveauté, mais était tenue pour une vérité fondamentale par les penseurs conservateurs classiques du passé.

Burke écrivait : « Les rapports entre les nations ne dépendent pas surtout — comme on le croit généralement — de la forme des traités et des pactes, pas plus qu'on ne peut les ramener à une simple question d'intérêts politiques. Les liens entre les hommes ne sont pas le fait de papiers ou de sceaux. Les humains sont portés à s'associer par des ressemblances, des conformités, des sympathies. Et il en va des nations comme des individus. Une certaine correspondance dans les lois, les coutumes, les mœurs, les habitudes de vie : voilà bien le lien d'amitié le plus fort de nation à nation. Tout cela est plus précieux que le prix des traités eux-mêmes. Ce sont des obligations inscrites dans les cœurs. Tout cela rapproche les hommes à leur insu et parfois contre leurs intentions. Le lien secret, invisible mais irréfragable de communications habituelles les unit, même quand leur nature perverse et querelleuse les porte à ergoter, à se disputer et à se battre à propos des termes de leurs obligations écrites. A cause de cette similitude de ce qu'ils ont en commun, la paix entre eux est plus que la paix et la guerre est moins que la guerre. On a vu des époques ou des peuples, apparemment en paix l'un avec l'autre, étaient plus parfaitement séparés que ne le furent, plus tard, bien des nations européennes au cours de guerres longues et sanglantes. La cause en est dans la similitude, à travers l'Europe, de la religion, des lois et des mœurs, trois choses, d'ailleurs, qui, au fond, se ramènent à une seule. Les auteurs de droit public ont souvent appelé cet agrégat de nations une communauté. Ils avaient raison. Il s'agit bien d'une espèce de grand Etat possédant la même base de conceptions juridiques, avec quelques diversités de coutumes provinciales et d'usages locaux. »

Et Burke décrit alors les divers éléments de cette communauté. D'abord, les nations européennes ont toutes possédé la même religion chrétienne. En second lieu, leur politique et leur économie ont les mêmes sources, c'est-à-dire des traditions germaniques incorporées dans des institutions médiévales et finalement ordonnées et clarifiées par le droit romain. Dans leur constitution sociale, les Etats européens sont donc bien plus semblables qu'on ne le croyait généralement.

« De toutes ces sources sortit un système de mœurs et d'éducation à peu près similaire dans tout ce quartier de notre globe et qui adoucit, nuança et harmonisa la couleur de l'ensemble.

» De cette ressemblance dans les formes des rapports et dans

tout le genre de vie résultait qu'aucun citoyen de l'Europe n'était jamais tout à fait un exilé sur la surface de ce Continent. Quand un homme voyageait en Europe, il ne s'y sentait nulle part tout à fait à l'étranger (1). »

La part faite à la forme oratoire et non-scientifique de l'exposé de Burke, je ne pense pas que les problèmes essentiels des relations internationales aient jamais été mieux énoncés. La seule chose qui vicie les considérations de Burke, c'est son conservatisme ou traditionalisme qui le conduisit, à l'encontre, presque, de ses propres principes, à regarder le système étatique existant de l'ancien régime comme la seule forme possible de l'ordre européen. Il vit très clairement tous les sophismes du libéralisme révolutionnaire, sa négligence de la réalité historique, son idéalisme utopique, son faux rationalisme qui le porta à attaquer le christianisme, et son individualisme unilatéral qui lui fit ignorer le caractère organique des institutions sociales. Mais Burke ne réalisa pas que la Révolution française n'était pas qu'une révolte négative contre la Chrétienté et l'ordre social. Ce fut aussi une affirmation des droits des peuples contre l'irresponsabilité gouvernementale, et des nations contre les traditions usées de l'Etat dynastique.

Et de là — quand la Révolution eut été vaincue par les forces nationales qu'elle-même avait si puissamment contribué à éveiller — que les hommes d'Etat, à Vienne, élèves et disciples de Burke, omirent également de tenir compte de ces forces. Plus qu'on ne l'avait jamais fait auparavant, et plus qu'on ne l'a fait depuis, ils reconnurent l'existence de ce que Burke avait appelé la communauté européenne, mais ils organisèrent l'Europe sur la base d'un légitimisme dynastique au lieu de la considérer comme une société organique de nations vivantes. Il en résulta que la force grandissante des mouvements nationaux européens fut laissée sans échappatoire et que ses explosions révolutionnaires détruisirent l'édifice artificiel de l'ordre européen que les hommes d'Etat de Vienne avait si soigneusement édifié.

* * *

Or, la Société des Nations de 1919 refit l'erreur de la Sainte-Alliance en ne reconnaissant pas, malgré son nom, l'existence des nations sinon dans la mesure où elles possédaient déjà l'existence politique séparée. De plus, elle ignora plus complètement encore l'existence de cette communauté européenne que la Sainte-Alliance avait reconnue et acceptée comme la base même de son organisation internationale. Cette négligence, cet oubli de l'importance vitale du complexe culturel historique dans la vie internationale laissa la Société des Nations réellement suspendue en l'air entre l'âpre réalisme de l'actuelle politique de force et l'idéalisme nuageux du libéralisme cosmopolite. Résultat : la S. D. N. demeura dépendante, en pratique, d'une alliance avec les puissances victorieuses, et son déclin a nécessairement suivi la perte, par ces puissances, de leur hégémonie militaire et économique.

Il y eut donc conflit entre l'idéal de la S. D. N. et ses intérêts réels. L'idéal genevois favorisait le désarmement, une politique de concessions internationales et de conciliation, une tendance de traiter tout Etat comme un associé égal dans la confrérie mondiale. Mais, d'autre part, pour que le système genevois pût fonctionner dans les conditions existantes, il était nécessaire de pratiquer une politique tout opposée en visant d'abord et avant tout à préserver la suprématie militaire du groupe des puissances dont l'union constituait le seul fondement réel du système.

(1) Letters on the Régicide Peace I (éd. Payne, III, pp. 80-81).

En d'autres mots, la faillite de la S. D. N. fut due à ce que sa base réelle politico-militaire était trop étroite et trop unilatérale, alors que sa superstructure idéale était trop universelle et trop générale. La tâche essentielle des hommes d'Etat de Versailles était d'établir une entente sur la base de l'auto-détermination nationale qui, sous une forme aussi lâche que vous voudrez, eût restauré la communauté européenne et fourni les conditions politiques pour une coopération économique et culturelle. S'ils avaient fait cela, il eût été possible de s'engager plus avant et d'édifier quelque organisation mondiale « à l'effet d'établir le droit international comme la véritable règle de conduite entre les gouvernements » (pour citer les mots du *Covenant*).

Il est possible que les Etats-Unis, qui refusèrent de se laisser mêler aux complications de la politique européenne par les engagements très astreignants de la S. D. N., eussent été prêts à coopérer dans une organisation de cette sorte, plus large et plus impartiale, et eussent ainsi rendu possible la création d'un véritable ordre international. Car la faillite de la S. D. N. ne signifie pas que le principe moral fondamental sur lequel elle est fondée doive être abandonné. Le principe que le Président Wilson invoqua comme inspirant son programme : — « le principe de justice pour tous les peuples et toutes les nationalités et leur droit de vivre sur une base égale de liberté et de sécurité, qu'ils soient forts ou faibles » — est un principe que le libéralisme du XIX^e siècle hérita de la tradition chrétienne, et qui vient d'être proclamé une nouvelle fois par le pape Pie XII dans sa récente Encyclique comme étant un principe essentiel de la civilisation chrétienne. C'est ce principe-là que nous défendons aujourd'hui contre l'absolutisme totalitaire qui, dit le Pape, « se met lui-même à la place de Dieu et fait de l'Etat ou du groupe le but ultime de la vie, le critère suprême de la morale et de l'ordre juridique, et prohibe tout appel aux principes de la raison naturelle et de la conscience chrétienne ».

Le conflit qui menace actuellement de détruire la civilisation n'est pas un conflit de races ou de cultures, ou même d'idéologies. Il s'agit d'une volonté de dominer le monde qui a englouti tous les enjeux idéologiques apparents : l'enjeu racique de l'Aryen contre le Sémite, l'enjeu social du communisme contre le fascisme, l'enjeu international entre partisans et adversaires de la S. D. N.

Si cette volonté triomphe, c'est la fin de l'Europe en tant que communauté de peuples libres, car l'appétit saurien de ces Puissances monstrueuses avalera inévitablement tout ce qui est faible et détruira tout ce qui est fort. C'est la fin aussi de tout espoir d'un ordre international quelconque, car la lutte dont nous sommes, en ce moment, les témoins n'est pas qu'une simple affaire de rivalités ou d'intérêts européens. Un enjeu mondial se décide sur terre européenne, dont les effets ne peuvent être limités à l'Europe. L'idée même de droit international, tel que le monde moderne l'a connu, fut le produit de la civilisation européenne et trouve son fondement ultime, comme toutes les hautes valeurs de cette civilisation, dans la croyance à un ordre spirituel transcendant, dans une loi divine et humaine à laquelle les Etats et les peuples sont tenus aussi bien que les individus.

Comme le Pape l'a dit, ce n'est que par un retour à cette loi que le monde peut être sauvé de l'abîme de désordre et de destruction vers lequel il glisse. Et ceci est un problème autrement fondamental encore que celui de la S. D. N. ou de tout plan de Fédération de peuples. Ce n'est que quand le principe moral de la loi internationale sera accepté que nous pourrons envisager la création d'un système, européen ou cosmopolite, incorporant ces principes dans une forme institutionnelle. De sorte que, en dernier ressort, après le naufrage des idéologies de l'avant-guerre, nous revenons au problème idéologique posé plus profondément :

la restauration des principes philosophiques et moraux fondamentaux sur lesquels se fonde, en fin de compte, non seulement la civilisation chrétienne, mais toute civilisation.

CHRISTOPHER DAWSON.

(Traduit de l'anglais.)

Les Comédies de Shakespeare

Quelqu'un vient de m'écrire : « En ces journées pénibles il est doux de songer à nos poètes et de nous laisser imprégner par leur personnalité. Ils voient les choses de plus haut que nous. Conséquemment ils envisagent les faits actuels avec une objectivité plus sereine. Nous devons nous confier à eux pour calmer en nous la guerre des nerfs, laquelle fait aussi, hélas! de tristes ravages. »

On constate un peu partout, et chaque jour un peu plus, un grand besoin de paix, de liberté d'esprit, de détente. Et le correspondant qui préconise de revenir aux poètes n'est pas un utopiste.

Les livres ont été, depuis septembre, dédaignés pour les journaux et les communiqués radiophoniques. On commence déjà à les reprendre. Mais on se découvre des goûts altérés. Le roman d'hier paraît vieux, vieux, avec son « actualité » de l'été à peine passé. Celui d'avant-hier est tout bonnement illisible. J'ai voulu reprendre des livres de guerre que j'ai aimés, par exemple *les Croix de bois*, ou dont j'avais simplement constaté la dure véracité, comme *A l'Ouest rien de nouveau*. Mais voilà qu'ils me crispent à présent. Il faudra remonter plus haut : hors de l'actualité, jusqu'à cette région sans marées, ni lunaisons, ni journées, où voltigent comme des phalènes les âmes fantaisistes des poètes. Car même lorsqu'il ment, le poète a raison, disait Rostand.

Chose étrange pourtant, les poètes d'aujourd'hui aujourd'hui me laissent froid, les symbolistes paraissent factices, les parnassiens gelés, les romantiques importuns; je remonte toujours, dans le passé maintenant, et je m'arrête cette fois aux classiques, qu'en mon for intérieur j'ai souvent traités de vieilles barbes, que j'ai peut-être loués par respect humain (comme l'ont fait, ma foi, tant d'autres!) Je m'arrête à l'éternel Racine, au toujours actuel Molière. Je veux lire le monde d'aujourd'hui dans ces miroirs où nous en retrouvons la substance dépouillée de ses accidents transitoires.

Il ya un plaisir et un avantage tout particuliers à lire un vieil auteur en faisant table rase de tout ce qu'on sait déjà sur son compte, préjugés compris, à l'aborder avec un esprit vierge, aux docilités toutes neuves. Je reprends dans ces dispositions Shakespeare, les *Comédies* de Shakespeare. M. Pierre Messiaen, qui les connaît comme personne, vient d'en donner une traduction nouvelle (1). Il me paraît avoir réussi ce tour de force de concilier la plus grande exactitude possible et un naturel, une aisance, une élégance tels qu'il nous donne l'illusion de lire l'original. D'excellentes études, de précieux commentaires, — qui formeraient à eux seuls la matière d'un volume, — doctes sans ennui, nous rendent proches et vivants l'auteur, son époque, ses œuvres.

(1) Un volume de 1.478 pages. Découlée de Brouwer, Paris.

La maison Desclée de Brouwer nous présente ce magnifique travail en un élégant volume relié, auquel on reprochera seulement d'être un peu épais, incommode donc pour le lecteur : en deux volumes du même format, l'édition eût été plus élégante encore, et assurément plus facile à manier.

La qualité même de cette traduction, qui, tout en respectant la personnalité de Shakespeare, fait parler à ses personnages une langue qui les rajeunit sans les trahir, permet à l'« honnête homme » de faire abstraction des querelles de philologues et d'historiens, des questions de technique et de composition, pour se laisser prendre et emporter par le flot de vie qui pousse les personnages les plus divers, accroche les uns aux autres, parfois assez au hasard, les scènes les plus discordantes, et unifie toutes les dissemblances dans un même rythme d'assaut ou de déroute. Peu me chaut pour l'heure si « Shakespeare est Shakespeare » ou non, et — je vais jusque là — si ses situations manquent parfois de vraisemblance, et son style par moment de ce dynamisme scénique que nous préconisons tant aujourd'hui. Je cherche des hommes; je tâche à m'abstraire de l'inacceptable monde actuel ou à ne plus le voir que barbouillé et travesti, sur la scène. (Mais au vrai, où est la mascarade ? Au théâtre ou dans la vie ?)

Ce qui frappe d'abord chez Shakespeare, et davantage dans ses comédies, où l'on s'attend à plus de réalisme, où l'on rencontre au contraire plus de fantaisie, — c'est la grande part de conventionnel et de factice, l'in vraisemblance désinvolte de l'intrigue, le simplisme des dénouements, et, par endroits, cette abondance de « littérature », ces préciosités, ces belles phrases, ce baroque vraiment trop chargé, cette éloquence, défauts dont plusieurs sont plus ou moins inhérents, je le veux bien, à la convention théâtrale elle-même, singulièrement à l'époque de Shakespeare, mais qui donnent une impression de faux, de joli mensonge. Un air forain, si vous préférez; mais justement, la comédie shakespearienne et parfois aussi celle de Molière gardent un petit air forain hérité d'immédiats ancêtres et plaisant encore à leurs spectateurs qui avaient applaudi, il n'y avait guère, des farces, des turlupinades et des pitreries qui pouvaient exhiber de très vieux titres de noblesse. Que cela ne nous arrête point et ne nous trompe point sur le vrai fond des comédies de Shakespeare, qui est très réaliste.

Pour la langue, le style, la composition, la technique matérielle, on échappe difficilement à son siècle, surtout quand il s'agit de théâtre, c'est-à-dire du genre littéraire le plus dépendant du public, aux goûts de qui, à son insu, il obéit. Aussi bien qu'un génie de tous les temps, William Shakespeare est un homme de son propre temps, et rendons-en grâce au Ciel, car c'est ce qui lui a permis de faire bavarder et s'agiter, non des entités abstraites et des allégories, mais des êtres en chair et en os, des hommes rencontrés dans la rue, au cabaret ou ailleurs, et dont il a enrichi le caractère de tous les traits qui y manquaient, pour faire d'eux, tout en leur gardant leur individualité pittoresque, des types universels et immortels. Faisons-nous « une âme de l'époque »; pour bien comprendre le grand Will, soyons un de ces bourgeois anglais ou un de ces hommes du peuple auxquels il s'est directement adressé, qu'il a voulu amuser, émouvoir, instruire ou corriger.

Or, mieux on l'écoute ainsi, plus on est saisi par la violente réalité de son monde en apparence si follement imaginaire. Shakespeare est un admirable psychologue, un impitoyable observateur des mœurs. Il est plein de théories et d'idées, mais il ne s'en embarrasse plus dès qu'il est devant la vie, dont il enregistre avec une souriante cruauté les manifestations les plus opposées. Il n'y a peut-être que Balzac pour créer avec une telle prodigalité des êtres humains plus vrais que nature, vivant d'une vie telle qu'elle déborde sur tous ceux qu'ils représentent et qu'elle rend plus réels leurs pâles épigones que nous voyons s'agiter autour de nous. Cela suppose évidemment à la fois une

vision aiguë et puissante, et un art extraordinaire : la vertu de donner consistance à un caractère et de l'habiller, faire gesticuler et parler. Simplification qui dégage l'essentiel en sacrifiant l'accessoire inutile; grossissement qui souligne l'essentiel et nous en impose l'indiscutable réalité. Qu'on songe à Shylock, à Falstaff, il n'y a rien de plus vivant parmi les vivants. Le Moyen-Age et la Renaissance n'ont jamais fait meilleur ménage ensemble, combinant leurs manières opposées de voir et de faire voir la vérité. Pensez ici à Caliban, frère des monstres sculptés dans la pierre des cathédrales. De même se rejoignent et s'accouplent en son cerveau le merveilleux païen et le merveilleux féérique et de sorcellerie, pour donner naissance à un fantastique spécial, qui est de Shakespeare et qui est anglais. Titania, Puck et Ariel ne sont pas des réminiscences, mais de lumineuses créations.

Au fond, tout s'explique par l'extraordinaire don de poésie de William Shakespeare. Il y a d'aussi grands poètes; il n'en est pas de plus protéiforme, de plus multiple, et d'un jaillissement plus fécond. Il les réunit tous. Les contrastes cohabitent en lui, et les contrastes sont une des ressources les plus inépuisables de son théâtre. Ariel et Caliban sont dans toutes les mémoires. Titania amoureuse d'un imbécile à tête d'âne ne pouvait être réussie que par lui; mais elle l'est au delà de toute attente. Ce curieux homme — si curieux qu'on veut absolument qu'il fût « un autre » — a écrit l'adorable scène du balcon de *Roméo et Juliette* et le dialogue entre Ferdinand et Miranda (*la Tempête*, III, 1); mais aussi les propos orduriers de *Mesure pour Mesure*, et les grossières gaudrioles de *Falstaff*, et son couplet à l'amour physique, au 5 du V des *Joyeuses Commères*. Nul ne fait mieux parler les valets, les paillards et les ivrognes, et nul ne compose des chansons plus aériennes, dignes des plus fines strophes de Verlaine et de Van Lerberghe.

Et que dire de son imagination proprement dramatique? Il exigeait beaucoup de l'imagination de son public, mais lui laissait par là-même la plus féconde liberté; il suggère à nos metteurs en scène modernes les réalisations les plus hardies et les plus heureuses. Quelle merveille, en ce sens, que *le Songe d'une Nuit d'Été*! Je me souviens de l'avoir vu jouer, par les meilleurs artistes de l'Allemagne, dans la cour d'honneur du vieux manoir de Heidelberg : la pelouse et les arbres, les escaliers tournants et les salles du château, le puits, les ruines romantiques fournissaient un décor abondant en ressources et fantastique, à peine suffisant néanmoins pour être digne de la folle fantaisie, de l'aérienne poésie, de la pompe pseudo-antique et du grotesque ébouriffant qui tour à tour ou à la fois nous défient dans cette comédie immortelle. Et j'étais content qu'on n'y utilisât point la partition de Mendelssohn, colorée et jolie, mais trop sage et pas assez; la pièce réclame ou bien une musique du temps, ou bien une nouvelle musique, encore à écrire, par Schœnberg ou Igor Strawinsky ou un casse-cou de l'avenir.

Comme en lisant Shakespeare on peut se croire loin de nos misères; et cependant on les regarde, mais d'une autre planète, et au travers d'autres verres de couleur : le conflit éternel de l'égoïsme et de la générosité, ou de la haine et de l'amour, ou de la chair et de l'esprit. Je ne dirai point que le spectacle en soit moral; il n'est moral ou immoral, le plus souvent, qu'à la manière du spectacle de la vie qui, lui aussi, est à double perspective. Il faut pour lire Shakespeare avec profit et sans dommage n'être plus un adolescent, s'être frotté et piqué aux hommes, avoir appris, à ses dépens, hélas! les bassesses de la nature humaine, admettre que les canailles sont légion, et posséder enfin, avec une sagesse tranquille à quoi la jeunesse ne peut prétendre, une foi « quand même » dans l'humanité et, aussi, une foi en Dieu, qui puisse nous sauver de l'amertume, de l'abdication, ou du désespoir.

Un rôle ingrat

Dans la tragi-comédie, de plus en plus stéréotypée, que constitue aujourd'hui toute grande guerre européenne, il est un rôle indispensable : celui de la « petite nation héroïque » aux prises avec un infâme et gigantesque agresseur.

Ce rôle, notre pays le joua de son mieux en 1914-18. Toutefois, peu après le lever du rideau et peu avant l'heureux dénouement, il fut alors menacé de supplantation. Successivement, les héros petits Belges faillirent se trouver remplacés, vis-à-vis de l'attention internationale, par les héros petits Serbes, par les héros petits Roumains, voire par les héros petits Monténégrins et par les héros petits Grecs. Mais enfin on peut dire qu'en dernière analyse le bénéfice de l'emploi nous resta. C'est même la raison pour laquelle notre passivité fit à ce point scandale, vingt ans plus tard, quand les protagonistes décidèrent de reprendre *la Dernière des dernières* au Grand Théâtre de l'Occident. « Alors, quoi, — se disaient nos anciens partenaires, — les sujets de Léopold III ne s'en ressentaient plus pour les palmes du martyr, promises à l'« héros petite nation ? » C'était inconcevable ! » Pourtant ne nous avait-on pas vigoureusement applaudis et chaudement félicités l'autre fois, lors de la création de la pièce ?

A notre défaut, sur quel auxiliaire tout ensemble inoffensif et infortuné les belligérants allaient-ils s'apitoyer ? Tout en tirant avantage, bien entendu, de sa « situation morale ». Car lorsqu'une puissance annonce *urbi et orbi* que la défense de ses légitimes intérêts se confond, comme d'usage, avec la défense du droit et de la civilisation, il est bon qu'un exemple frappant, convenablement exposé dans le camp de cette puissance, représente à l'esprit des gens les symboles du droit violé, les insignes de la civilisation menacée. Ainsi la dite puissance peut jouir du prestige qui s'attache, dans une bagarre sur la voie publique, au vertueux citoyen qui se porte spontanément au secours d'un plus faible. La petite Belgique héroïque préférant décidément rester cette fois, autant que possible, une petite Belgique neutre, le rôle fut confié à la Pologne. Hélas ! « Dieu est trop haut et la France est trop loin. » Un mois ne s'était pas écoulé qu'il fallut pourvoir d'urgence au remplacement du remplaçant, victime d'un foudroyant et inattendu changement de programme.

Après quelques tâtonnements, au cours desquels on vit s'estomper vaguement les fantômes d'une héroïque petite Roumanie, déjà nommée, d'un héroïque petit Danemark, d'une héroïque petite Turquie, l'on mit la main sur l'oiseau rare. Voilà pourquoi, depuis l'ouverture des hostilités en Finlande, la presse universelle manifeste un tel soulagement — en même temps qu'une telle indignation et qu'une telle compassion : soyons juste. — Enfin, la distribution du drame européen était au complet ! Enfin, les faiseurs de titres sensationnels pouvaient afficher à la « une » autre chose que des escarmouches de patrouilles dans le *no mans' land* ou que des naufrages de chalutiers ! Enfin surtout, la sensibilité des spectateurs pouvait s'exercer dans les formes traditionnelles, ce qui suppose : 1° un minimum de « mouvements stratégiques » dignes de ce nom ; 2° quelques glorieuses listes de pertes — des vraies : avec au moins quatre chiffres — ; 3° s'il se peut, dans un coin du plateau, un vaillant petit bonhomme de peuple qui flanque une raclée à un géant malappris.

Le magnétisme qui se dégage de ces habitudes de pensée est si puissant que tout épisode qui rappelle plus ou moins l'une d'elles, au sein de l'actualité, doit aussitôt s'y adapter de fond en comble. Pendant les premières semaines de guerre, les lecteurs des feuilles à sensation obligeaient littéralement ces feuilles à

travestir en manœuvres brillantes à la Frédéric II les pénibles revers auxquels présidait le maréchal Smigly-Rydz. Il fallait absolument que les malheureux Polonais taillassent des croupières par principe aux envahisseurs de leur territoire : c'était dans leur rôle. Par chance, les troupes du général Mannerheim se sont mieux conformées jusqu'à présent à la mise en scène officielle, prévue pour l'« héros petite nation ». La résistance finlandaise, grâce à quoi la *Blitz-Krieg* tentée par Staline a échoué, suscite l'admiration générale. Mais cela ne suffit pas : aux excellentes nouvelles qui viennent des fronts de Laponie et de Carélie, il faut encore que l'imagination populaire donne un coup de pouce.

Pour qui essaye de se faire des événements en question une idée objective, il est clair que les succès remportés par les douze divisions finnoises sur les quatorze ou quinze divisions soviétiques échelonnées de Viborg à Mourmansk constituent un remarquable début de campagne. Et que le comportement des détachements russes, même compte tenu des difficultés inouïes auxquelles ils devaient se heurter à cette époque et dans ces parages, ne paraît pas conférer à ces unités une bien grande valeur militaire. Avec l'aide de Dieu, on peut donc espérer que la patrie du Kalevala pourra faire bonne contenance, quand il sera l'objet d'une attaque en règle et en force. Conclusion raisonnable et prudente ; mais conclusion dont ne sauraient toutefois se contenter ni l'opinion publique, ni les publicistes qui font profession de lui fournir idées et images à sa mesure. Coûte que coûte, il a fallu que les héros petits Finlandais se soient battus « un contre cent » — ce qui n'est heureusement pas vrai — qu'ils aient déjà « gagné virtuellement la guerre » — ce qu'il est malheureusement prématuré d'affirmer — et que les armées du dictateur moscovite — desquelles seuls les éléments de couverture semblent être entrés en action jusqu'ici — ne vaillent même pas en bloc celle de la grande-duchesse de Luxembourg.

Il y a un an à peine, cette opinion et ces publicistes avaient d'ailleurs plein la bouche de la « formidable armée rouge » ; « éminent et incontestable facteur de paix », ajoutaient notre *Peuple* et notre *Soir*. Souhaitons que les nouvelles illusions, nées des exploits aussi honorables que prévisibles de l'héroïque petite Finlande, aient des lendemains moins décevants que les anciennes. Souhaitons aussi que la pièce finisse *bien*. C'est-à-dire autrement que ces mélodrames romantiques dont, à la chute du rideau, tous les personnages sont morts.

ROBERT POULET.

Louise-Marie la Bien-Aimée⁽¹⁾

Louise d'Orléans fut vraiment l'un des plus beaux esprits féminins du XIX^e siècle. C'est l'opinion de ceux qui l'ont connue et fréquentée. C'est l'opinion de tout qui a pu, à travers ses lettres, apprécier sa hauteur de vues, sa culture et l'équilibre de son jugement. C'est le sentiment, surtout, de quiconque rouvre, pour l'édification de ses compatriotes, le livre des bienfaits qu'ont valus à la Belgique des rois et des reines de grande et vive intelligence.

Tous les enfants de Louis-Philippe étaient remarquablement

(1) C'est le titre d'un livre que Jeanne Cappe publiera prochainement dans la Collection « Petites Etudes historiques » (Charles Dessart, éditeur, 28, rue Philippe-le-Bon, Bruxelles). Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur d'un chapitre qui s'intitule : *Un bel esprit féminin*.

doués et instruits. Mais ce fut, pour les maîtres, un plaisir particulièrement doux que de conduire l'aînée des princesses dans des études pour lesquelles elle marquait le goût le plus assidu.

M^{me} de Mallet avait été choisie comme gouvernante sur les conseils mêmes de M^{me} de Genlis. Heureusement, elle n'avait pas hérité du pédantisme, ni de la spartiate intransigeance de « Monsieur le gouverneur ». Tout au plus faisait-elle confiance à ce parti pris de sécheresse qu'on opposait volontiers, vers cette époque, au romantisme naissant. Louise boucla, avec cette excellente institutrice, le cycle complet des classes primaires et secondaires et se trouva ainsi nanti d'une formation solide. Sur cette base, d'autres maîtres l'aiderent à appuyer une culture générale aussi choisie qu'étendue.

Dès son plus jeune âge, la princesse s'était éprise de l'histoire. Or l'histoire, pour un esprit féminin, c'est presque toujours une mystique. A cet égard, la jeune Louise put trouver, dans l'enseignement personnel et les vues passionnantes de Michelet, tout ce que cherchait son enthousiasme. En vérité, c'est ce romantique enragé, ce visionnaire aux intuitions si étrangement prophétiques, qui développa en elle ce sens de l'observation, né du discernement rapide et juste des réalités.

Le salon de son père, où fréquentaient des politiciens de l'heure, les grands esprits du temps et les artistes les plus cotés, devait intéresser davantage encore la princesse de France au jeu des idées. Ce jeu, pour elle, ne pouvait être vain; il ne se résumait pas en stériles passes d'armes. Michelet lui avait suffisamment fait entendre le sens social de l'histoire pour qu'elle comprît et ressentît à quel point les opinions des gouvernants et des penseurs engageaient leur responsabilité morale. Plus tard, c'est toujours sous cet angle de la responsabilité qu'elle jugera les événements et ceux qui ont pour mission de les contenir ou de les diriger.

Au demeurant, Louise ne témoignait jamais d'un intellectualisme fatigant; elle avait horreur de cette cérébralité qui se complait en discussions et ergoteries. Elle aimait, pour la richesse, pour la finesse qu'elle donne, la conversation, où son charme féminin mettait toute grâce. Il eût fallu la pousser peu pour lui faire dire, comme à la Grande Mademoiselle, que c'était « le plus vif plaisir de la vie ».

En réalité, à cette école de la sociabilité exigeante, la princesse élargit sa culture bien plus sûrement que si elle se fût souciée, uniquement, d'érudition en chambre. Ce serait le cas de rappeler le mot de Varillas, lequel confiait à Ménage que, de dix choses qu'il savait, il en avait appris neuf par la conversation.

Lorsqu'elle était encore au Palais-Royal, Louise avait étudié les classiques du XVII^e. Dans l'appartement de Louis-Philippe, il suffisait d'ouvrir une porte pour se trouver au théâtre; et l'on jouait, sur les planches, Corneille et Racine.

Quant à l'atmosphère littéraire du salon où elle avait eu vingt ans, elle était assez piquante et assez neuve pour faire impression sur un jeune esprit. Il y avait alors, en France, de grandes œuvres et d'authentiques génies. Une génération littéraire commençait, qui devait compter. Celle qui l'avait précédée avait marqué une exceptionnelle énergie dans l'action. Pour ce qui est des romantiques, ils transposeront cette énergie dans l'imagination et dans le rêve. Poètes, historiens, dramaturges sont également fêtés.

Au Palais-Royal, Louise eut l'occasion de rencontrer Alfred de Musset. Il incarnait ou, du moins, se flattait de populariser « l'enfant du siècle ». Il avait dix-sept ans, un habit bleu à boutons d'or, des cheveux bouclés, l'air songeur; et il était le meilleur ami de Chartres.

Plus tard, dans le salon bleu du roi, qui fut la chambre à coucher de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X, la princesse

connut d'autres littérateurs. Naturellement, à cette époque, le mot « révolution » était sur toutes les lèvres, il s'étalait dans tous les écrits. On était « pour » ou « contre » : surtout « contre », contre les règles, contre les classiques, contre les Anciens. On pariait pour l'ordre nouveau, fût-il même un peu débraillé. Chartres se laissait volontiers emporter par le courant; et l'on sait qu'il n'est pas de plus fidèle admiratrice, de confidente plus attentive que sa sœur Louise.

A tout prendre, les jeunes d'Orléans penchèrent-ils vers le romantisme? Il y aurait eu, de leur part, à prendre cette attitude, quelque indécence, peut-être; car, en somme, être romantique, à l'époque, c'était, comme l'a dit Thibaudet, être, dans un domaine ou bien dans l'autre, devant la glace, le Napoléon de quelque chose... Louise et Chartres ont, certes, rêvé, dans l'absolu de leur jeunesse, d'un ordre nouveau qui n'exclût, d'ailleurs, nullement l'appoint des traditions les mieux éprouvées. Ils ont beaucoup attendu les lendemains. Ils se sont révoltés, ensemble et du même cœur, de tous les compromis, des demi-mesures, des pusillanimités : il y a si peu de patriotisme chez les hommes probes, si peu de courage chez les hommes sages!...

Louise, surtout, ne manqua jamais d'exprimer combien il lui répugnait, en n'importe quelles circonstances, de prendre part au bal masqué.

A propos d'un voyage qu'elle fit en Suisse, quand elle était adolescente, on a observé qu'elle n'avait pu garder, des sites les plus imposants ou les plus jolis, qu'une impression bien fugitive. En fait, les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau avaient exercé, sur sa jeunesse, une influence autrement prégnante; c'est l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* qui lui a fait voir un paysage comme un état d'âme.

Michelet lui avait donné le sentiment très vif de la poésie de la nature, un lyrisme pénétré de science solide, d'idées précises. Celui qui devait écrire, au lendemain de son préceptorat, *l'Insecte*, *l'Oiseau*, la *Montagne*, la *Mer* a communiqué à son élève le don de s'émerveiller devant toutes les manifestations de la vie.

Serait-il permis d'en douter, lorsqu'on regarde ces fleurs jolies que Louise peignait avec un tel sentiment des couleurs et du frisson? Tandis que sa sœur Marie, inspirée vraisemblablement par les récits attachants qu'avait pu leur faire l'historien de la France médiévale, composait une *Jeanne d'Arc*, qui obtenait le prix, Louise mettait au point les cartons des vitraux de la délicieuse chapelle Saint-Hubert, au château d'Amboise. Ces vitraux rendent témoignage d'une sensibilité artistique très heureusement servie par une interprétation juste et intelligente du sujet. Quand on sort du château tout plein de souvenirs, du château au sommet duquel, par l'escalier en pas de vis, Charles-Quint monta à cheval, à la lueur des torches, quand on quitte le balcon d'où furent précipités dans les fossés à pic les conjurés, quand on a délaissé les grandes pièces nues qui furent la prison confortable d'Abd-el-Kader, on retrouve avec joie, comme un sourire de femme et de l'histoire, les compositions de la chapelle où le talent de Louise-Marie d'Orléans, reine des Belges, a fait chanter, dans le vitrail, toute la lumière.

* * *

De ce bel esprit féminin, si judicieusement préparé à toutes les rencontres de l'art et de la vie, on pouvait attendre un exceptionnel rayonnement.

Fille, épouse de roi, Louise d'Orléans fut, tant pour Louis-Philippe que pour Léopold I^{er}, l'ange du bon conseil.

Jamais elle ne posa à la politicienne; jamais elle ne prétendit imposer ses idées, faire état d'un système. La tumultueuse M^{me} de Staël ne lui paraissait point un modèle. Elle avait une

autre idée de la tâche réservée aux femmes. Il lui semblait — et comme elle avait raison! — que leur rôle se jouait, bien plus que sur la scène, dans la coulisse.

Toute jeune épousée, et dès les premiers jours de son mariage, elle se demanda à quelle diplomatie il lui convenait de se tenir pour sauvegarder l'heureuse entente au foyer. Louise décide qu'elle ne parlera jamais la première au Roi de ce qui pourrait faire l'objet de ses soucis. Mais Léopold prend les devants. A l'heure des promenades vespérales, il aime à l'entretenir de la politique intérieure et extérieure du royaume.

Ces confidences étaient, tout à tour, mélancoliques ou indignées : la Belgique indépendante fait sa crise de croissance. La Reine écoutait, compréhensive et bonne. Elle avait le mot qui apaise et qui, en créant la sérénité, crée, du même coup, la lumière jusqu'alors inaperçue. Combien de fois son calme, joint à sa parfaite connaissance de l'histoire européenne et à son intuition, ne lui a-t-il pas fait voir juste dans les destinées de la France et dans celles du pays qui était devenu le sien!

En acceptant le trône de Belgique, Léopold de Saxe-Cobourg n'avait pas choisi la part belle. A peine avait-il prêté le serment de fidélité à la Constitution qu'il lui fallut faire face à toutes sortes de difficultés, tant extérieures qu'intestines. La mauvaise foi des grandes puissances, leur maladroite ingérence ou leur inertie lui firent, plus d'une fois, regretter de s'être voué à une tâche qu'on s'ingéniait, de mille et une manières, à rendre ingrate et compliquée. D'autre part, le Souverain était loin d'être secondé comme il l'eût souhaité par ses ministres; la Constitution limitait ses pouvoirs, ses initiatives, en un moment où l'intérêt supérieur du pays exigeait, de la part du chef responsable, la politique de mains libres.

Cependant, la sagesse, la persévérance de Léopold, son tact de grand seigneur, son esprit d'équité firent, peu à peu, une Belgique prospère, unie, et lui obtinrent, dans le concert des autres nations, une belle place. Grace à la compétence du navigateur, le navire s'affermissait sur les eaux. Et, en 1848, alors que les puissances voisines connaissaient la tourmente, seule la Belgique, avec, à ses portes, la révolte, demeure active et sensée. Victoria d'Angleterre pouvait écrire, alors : « La prospérité de la chère petite Belgique est comme une brillante étoile dans la sombre tempête qui nous environne. »

Si Léopold 1^{er} fut vraiment, comme cet autre grand prince : Philippe le Bon, le *conator Belgii*, le consolidateur, le mainteneur de l'unité belge, c'est aussi à la Reine que nous en sommes redevables. Elle n'a point cessé d'être l'inspiratrice du Roi. Le Roi la consulte; il n'agit point, dans un sens ou dans un autre, qu'il n'ait étudié avec elle la question. Il fait le plus grand cas de ses conseils, de ses intuitions. A travers elle, son influence sur son beau-père Louis-Philippe, qu'il estime hautement, est indéniable. Léopold peut attendre, de la France, d'autant plus d'appui qu'il conserve, à l'endroit de Louis-Philippe, son franc-parler et qu'il maintient intact notre souci d'indépendance.

Louise elle-même se garde de tout chauvinisme français. Tout, en elle, est juste mesure, équilibre, bon sens. Que de lois n'a-t-elle pas eu raison de mettre « le Père » en garde contre tel politicien de mauvais conseil, contre cette démarche prématurée, contre des intempérances de langage! Mais elle garde souci de ses hautes origines; et elle n'approuvera pas Louis-Philippe de vouloir « reculer ses limites de paix », du moment qu'il tient par trop compte de l'opinion européenne et pas assez de celle de son pays.

La bravoure « relative », l'héroïsme « conditionnel » l'irritent, positivement. Elle aimerait mieux servir elle-même une des pièces de canon qu'on braquera sur Anvers, dont les Hollandais occupent encore la citadelle, que de supporter l'odieux, l'humiliant voisinage des ennemis d'hier.

Jamais elle ne laissera la fille du roi des Français prendre

le pas sur la reine des Belges. Les intérêts de ses sujets passent avant tous les autres intérêts. La politique d'indépendance, nul ne l'a mieux défendue qu'elle. Il lui est arrivé d'y sacrifier des amitiés, d'y aliéner des sympathies. Si haute était sa conception de la morale internationale et de l'honneur qu'elle s'indignait, à bon droit, des intrigues tortueuses de certains gouvernements.

Les relations de la France et de l'Angleterre connaissaient, sous le règne de nos premiers souverains, toute la cordialité souhaitable. Souvent la reine Victoria traversait la mer du Nord et venait apporter à Louise, sa tante par alliance, le tribut de l'amitié la plus fidèle, la plus confiante. Ces deux femmes, si richement douées, étaient faites pour s'entendre sur le plan d'une affectueuse franchise; et cela facilitait grandement leurs rapports de souveraines.

Lorsqu'il fut question des mariages successifs de ses frères et sœurs, ce fut Louise qui s'occupa d'accorder, autant que faire se pouvait, les raisons du cœur et les raisons d'Etat. Ce n'était pas tâche facile; car il s'agissait de ménager les gouvernements les plus ombrageux, sans jamais tomber dans la servilité; il fallait aussi tenir compte, non seulement de la naissance, du rang, mais aussi de la valeur morale des prétendants ou prétendantes possibles.

Là où un diplomate chevronné eût échoué, Louise réussit souvent avec bonheur. Cela venait peut-être de ce qu'elle ne s'obstinait point, lorsque des visées qu'elle croyait justes s'étaient trouvées démenties par les faits. Elle savait attendre que Dieu l'aidât par le jeu des circonstances et les facteurs imprévisibles de toute destinée. Elle avait compris, une fois pour toutes, que l'attitude la plus intelligente, pour quiconque veut obtenir beaucoup de la vie et des hommes, c'est encore la patience et la douceur.

* * *

Si timide, si volontairement effacée était Louise d'Orléans qu'on n'a pas toujours su quels étaient les trésors incomparables de son génie féminin.

Ses lettres n'en révèlent qu'une faible mesure. De celles qu'elle adressait à ses parents, nous ne connaissons guère que les plus propres à nous éclairer sur son esprit politique. Celles qu'elle destinait, jeune fille, à ses amies Antonine et Péki de Celles sont d'une grâce toute prime-sautière et charmante. Voilà bien de l'esprit tout court! Louise n'a jamais perdu tout à fait cette tournure humoristique, ce sens de la *joke* qu'avaient accentué en elle la compagnie de sa sœur Marie et la lecture assidue de romans anglais.

Dans sa correspondance à sa mère Marie-Amélie on glanerait les réflexions les plus drôles sur les toilettes ou le snobisme de certaines dames qui hantent la Cour, sur l'uniforme de tels diplomates, sur leur pusillanimité aussi. Elle avoue même qu'elle doit fréquemment faire des efforts inouïs pour réprimer, en des instants solennels, des crises de fou rire. Le Roi a dû jeter, parfois, sur ses explosions de gaieté la douche froide d'un sermon en trois points. C'est alors que Louise, sur un ton d'amusante confession, fait part à sa mère de sa composition grande et de son bon propos.

La jeune souveraine parle fort peu d'elle, dans ses lettres. Elle ne se décrit pas, elle ne se raconte guère. En ceci, elle n'est, certes, point romantique. Le peu d'importance que, manifestement, elle accorde à sa propre personne, à ses propres états d'âme tient à son constant souci des autres, à sa modestie naturelle.

Mais quelle parfaite épistolière!

Louise écrit sur le ton de la causerie : un ton si juste, si vif, qu'il fait, immédiatement, image et impression. Elle écrit dans cette langue distinguée, sobre et claire que parlaient les Français

cultivés de son époque : dans cette langue qui est bien la plus nette et la plus douce du monde. Et qui demeure le miroir le plus fidèle d'un bel esprit féminin.

JEANNE CAPPE.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA VIOLENCE

Elles sont de notre collaborateur M. Gustave Thibon ces lignes remarquables consacrées à la Violence et publiées, quelque temps avant la guerre, dans le numéro des Etudes carmélitaines consacré au Risque chrétien :

Une menace toujours plus horrible et toujours plus proche surplombe aujourd'hui nos pensées et nos sentiments : celle de la guerre. Une odeur de mort universelle flotte dans l'air. De tous les risques que nous puissions courir, celui-là est certes le plus imminent et le plus tragique. Nous voudrions traduire ici quelques-unes des réactions de l'âme chrétienne à l'approche de ce cataclysme.

La menace est claire : nous, chrétiens, pourrions être appelés demain à faire la guerre. Or, un chrétien qui fait la guerre court deux risques : un risque naturel et un risque surnaturel. Ces deux risques — que nous allons examiner successivement — atteignent, chacun dans son ordre, la suprême gravité. Il importe donc de peser les raisons qui peuvent nous les faire courir; nous voulons savoir à quelles conditions nous pourrions *approuver* cette guerre qu'on peut nous *contraindre* à faire, autrement dit à quelles conditions un chrétien peut être belliciste.

* * *

Le risque naturel est immense, et il est d'autant plus difficile à accepter que la guerre moderne apparaît de plus en plus comme un mal sans compensation et vidé de toute finalité positive.

Parlera-t-on de guerre héroïque? L'héroïsme vrai trouvera de moins en moins son emploi dans les guerres industrielles qui se préparent. Ceux qui tueront le plus risqueront le moins; ceux qui risqueront le plus (les populations civiles en particulier) auront le moins de chance de tuer; de sorte que la guerre tendra à cultiver *séparément* d'une part la cruauté et de l'autre la terreur, au détriment de l'authentique héroïsme militaire, qui est avant tout un mélange *harmonieux* où la soif du meurtre est sans cesse rachetée par le risque et l'acceptation de la mort.

Invoquera-t-on la guerre moralisatrice, le fouet sacré qui secoua la torpeur et l'égoïsme? Certes, si atroce, si vile qu'elle puisse être, une guerre sculpte toujours quelques âmes de héros et de saints. Mais l'universalité désespérante du fléau, l'intoxication morale nécessaire pour tendre dans les masses le ressort guerrier, la bassesse des moyens de destruction ne peuvent qu'entraîner dans l'ensemble une immense dégradation de la personnalité. Nous connaissons les résultats « moraux » de la guerre de 1914. Quant à la guerre future, ce sera plus que jamais, suivant le mot de Péguy, « l'enfer qui redéborde sur la terre ». Et qui dit enfer dit non seulement souffrance, mais aussi malice.

Quant à la guerre conquérante et constructive, personne n'en parle sans sourire. C'est un lieu commun ressassé par tous les hommes d'Etat que la guerre « ne paye plus » et ne fait que des vaincus. Toute guerre saine consiste à risquer une certaine quantité de vies humaines et de biens matériels en vue du salut ou

de la croissance de la collectivité nationale. Mais aujourd'hui l'holocauste exigé par les démons de la guerre est d'une telle ampleur qu'il compromet irrémédiablement la nation et que l'individu immolé ne peut qu'éprouver en mourant l'atroce impression qu'il contribue, par son sacrifice personnel, à la ruine de sa patrie et qu'on lui vole sa mort. Il suffit de songer à la situation démographique de la France pour deviner ce que seraient les résultats biologiques et moraux d'une nouvelle sélection à rebours.

La guerre moderne est une issue, une solution au même titre que le suicide. La chandelle qui se consume à éclairer ce jeu monstrueux est faite non seulement de millions d'existences éphémères, mais, à travers celles-ci, de la tradition, de la culture et de la patrie, de la substance sacrée élaborée par les siècles. Il ne suffit donc pas de se poser ici le problème théologique de la « juste guerre ». Autre chose est la guerre en soi, autre chose la guerre *totale*, qui nous menace (quelle tragédie dans ce dernier mot : en ce siècle où l'homme est tirailé en tous sens par les exigences totalitaires de ses idoles, il ne manquait plus, pour tout achever, que le totalitarisme de la mort!). Une telle guerre est grosse d'une ruine universelle : même juste juridiquement et moralement (ces deux points de vue ne sont pas d'ailleurs forcément convergents), elle n'est pas suffisamment justifiée : il faut encore qu'elle soit moralement inévitable.

Le chrétien, lui, respecte dans la nature et la vie l'œuvre de Dieu, et s'il a l'instinct du sacrifice, il a l'horreur du suicide. Le vent de folie qui pousse les peuples à jouer avec leur propre destruction ne l'étonne pas, car il sait que les idoles ne vivent que de la mort, mais son âme en est glacée. Il n'est pas cependant pacifiste à tout prix. Seulement, pour qu'il consente dans son cœur à la guerre totale, il faut qu'il sente que cette guerre est exigée par le tout de l'homme menacé, c'est-à-dire par son Dieu à sauver, ou bien par certaines nécessités naturelles — au premier rang desquelles il faut placer la dignité personnelle et nationale — qui sont essentiellement liées à l'amour divin dans sa conscience de chrétien; autrement dit, il faut que le choix s'impose entre une abdication foncière et la mort. Il ne s'agit donc pas seulement pour lui de consulter quelque point de droit ou d'honneur, il s'agit de savoir si l'heure de ce choix a vraiment sonné. Nous n'avons pas à déterminer ici les limites concrètes au delà desquelles la paix deviendra moralement impossible; ce n'est pas au chrétien, c'est aux hommes politiques d'en décider. Pour sauver la paix, le chrétien ne demande pas qu'on s'engage plus avant dans la voie des concessions et des compromissions, car cette voie est une impasse que barre l'inévitable peur de la catastrophe, mais il a le droit d'exiger qu'on aille, au delà de l'habileté, jusqu'au bout de la prudence, et, au delà du droit, jusqu'au bout de la justice. Après quoi, si un jour l'alternative est claire pour lui entre la guerre et le reniement de son essence d'homme et de chrétien, il sera tout entier à la guerre comme il est tout entier à Dieu.

* * *

La violence entraîne pour le chrétien un autre péril — infiniment plus tragique puisqu'il menace la place et la vie même de Dieu en lui — celui de l'idolâtrie. Car la guerre future se fera au profit d'idoles, et la guerre elle-même sera une idole.

Elle se fera au profit d'idoles. Au-dessus du choc d'intérêts matériels conciliables parce qu'ils sont limités, elle sera faite du conflit d'idéologies irréductibles parce qu'elles sont avides, de part et d'autre, de domination absolue : rien ne peut apporter la paix à Satan que sa révolte contre Dieu dresse à jamais contre lui-même. Ces idoles, au nom desquelles les hommes mourront dans ces pseudo-croisades issues de pseudo-religions, le chrétien devra résister à leur séduction et se garder de leur prostituer son

Dieu. Trop de voix impures nous crient déjà du seuil des faux temps : Le Christ est ici, ou : il est là...

Et la guerre elle-même sera une idole. Un mal aussi atroce et aussi universel, une telle course au néant ne pourra être supportée qu'érigée en absolu, dans des cœurs empoisonnés de haine. Cette divinisation de la guerre risquera d'ébranler, dans l'âme du combattant chrétien, les deux fondements sacrés de la vie surnaturelle : la justice chrétienne qui ne juge personne et l'amour chrétien qui se répand sur tout le monde.

La justice? Un homme profondément chrétien et français m'écrivait le 24 septembre dernier : « L'heure du massacre est là. Il faut y voir clair. Il ne faut pas que ce sang qui nous monte au visage, ce sang que nous verserons demain nous brouille la vue. Il est plus facile de mourir que d'être juste. » Certes. Mais qui sera capable de conserver demain, au cœur de l'abject massacre, ce clair regard qui voit le monde à travers Dieu et qui, pour consentir à la mort et au meurtre, n'a pas besoin de « démoniser » l'adversaire?

L'amour? C'est jouer gros jeu, c'est courir un grand risque surnaturel que de le mêler au grand œuvre de la destruction. La facilité avec laquelle certains chrétiens — sur ce point, je me sens en pleine communion d'idées avec M. Gabriel Marcel — envisagent l'hypothèse d'une guerre sainte contre des idéologies opposées à l'esprit du Christ me laisse aux yeux. Ce qui peut arriver de pire au chrétien qui ceint l'épée, même pour la meilleure des causes (admettons, à la limite, que ce soit pour la défense des droits de Dieu et de l'Eglise), ce n'est pas d'être vaincu, c'est de finir, même vainqueur, par ressembler à son ennemi. Il est dangereux pour l'agneau d'apprendre à hurler et à mordre avec les loups; il risque, à ce jeu, de devenir loup lui-même. Mieux vaut cela que d'être dévoré! peut-on objecter. — Non. Car l'agneau dévoré ne meurt qu'à son existence charnelle, tandis que l'agneau

changé-en-loup-meurt à sa nature, à sa vocation; il est tué avant de combattre. Si la guerre éclate, il faudra — et ce ne sera pas chose facile, et seuls les saints en seront pleinement capables — que le chrétien allie sans cesse le désir de vaincre au souci de ne pas se laisser dénaturer — ou plutôt désurnaturaliser — par la guerre, il faudra qu'il réalise ce paradoxe de garder l'amour en faisant les gestes de la haine et qu'il puisse chanter avec le poète :

Mon ennemi,

Toi que j'aime, toi dont j'ai besoin, toi vers qui me porte un essor inavouable derrière la triple cuirasse de la honte, de l'orgueil et de l'habitude,

S'il faut que la folie et le mensonge l'emportent,

S'il faut que nos glaives se croisent encore,

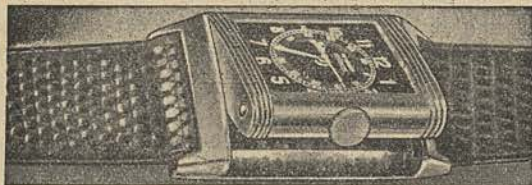
Nous suivrons notre destin! D'un cœur intègre, nous combattons.

Mais nos regards ne s'arrêteront plus à la guerre. A travers la courte haine du combat et l'espoir étroit de la victoire, ils voteront en mourant vers quelque chose de magnétique et de tendre comme une naissance d'étoile!

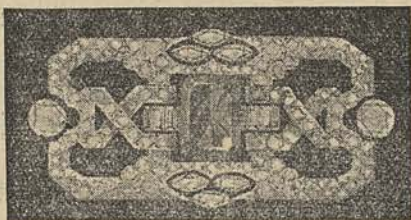
La guerre pour nous ne sera plus une idole.

Nous tomberons les yeux fixés sur une image nimbée de paix éternelle, sur un être harmonieux et définitif, jailli du mélange de notre sang dissipé, et qui nous sourit avec son visage où rayonne notre double ressemblance!

Résumons-nous. Encore une fois, nous ne sommes pas pacifistes à tout prix, mais nous sommes chrétiens à tout prix. Demain, peut-être, nous serons appelés à ceindre le glaive, et nous y consentirons. Notre main ne tremblera pas de peur, mais nous ne voulons pas non plus qu'elle tremble de haine. Nous vendrons s'il le faut notre manteau, nous ne vendrons pas notre âme pour acheter une épée.



LE COULTRE « REVERSO »



COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES



Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

188 chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —*

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège

**TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —**

**NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES - FORTS**

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

La revue mensuelle

CATHOLIQUE D'ACTION

s'adapte aux circonstances
présentes

**Vous y trouverez : une documentation
INDISPENSABLE — des renseigne-
ments pour l'apostat à mener
auprès des MOBILISÉS et de leurs
FAMILLES — des articles de doctrine**

CATHOLIQUE D'ACTION

est la revue dont vous ne pouvez
vous passer.

Abonnement de novembre 1939 à juillet 1940 : fr. 13,50
Spécimen sur demande

Secrétariat général de l'A. C. H.
80, rue des Deux-Églises, BRUXELLES 4
(C. Ch. Post. 3149.16)

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — **DOLHAIN**, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

Poêles brevetés **BRIALMONT** en 4 types.
Très grande économie de combustible.
Très grands générateurs de chaleur.
Rouleaux de tennis en 6 types.
Rouleaux de campagne de tous types à
traction chevaline et tracteur.
Fontes spéciales pour moteurs Diesel.
Fonte résistant au feu, fonte pour la
mécanique en général, au chrome,
nickel, acier.

DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

POUR 30 FR.

vous recevrez dès aujourd'hui et

jusqu'au 31 mars 1940

Chaque matin : « **Le Vingtième Siècle** »

le grand quotidien catholique, complet, social, indépendant.

Chaque jeudi : « **Le Petit Vingtième** »

le journal catholique pour enfants le plus lu, avec ses héros Tintin et Milou et seize pages de
texte.

Chaque mardi : « **Le Vingtième Artistique et Littéraire** »

panorama complet de la vie des arts.

Chaque dimanche : « **Le Vingtième Agricole** »

avec ses rubriques, ses conseils pratiques, ses réponses aux questions de ses lecteurs.

Chaque vendredi : « **La Semaine du Film** »

une étude technique et morale de tous les programmes cinématographiques.

Chaque lundi : « **La Vie Féminine** »

une page de recettes, de conseils ménagers qui vous aidera à tenir votre ménage au meilleur
compte.

“ **LE DIMANCHE SPORTIF** ”

Un véritable magazine de toute la vie sportive dans le pays.

Cette offre de propagande vous est réservée. Répondez-y, dès aujourd'hui, par une carte postale
adressée à l'administration du « Vingtième Siècle », le grand journal catholique indépendant. —
11, boulevard Bisschoffsheim, à Bruxelles.

OUTRE LE « VINGTIÈME SIÈCLE » ET TOUS SES SUPPLÉMENTS QUI INTÉ-
RESSENT TOUTE LA FAMILLE, VOUS RECEVREZ, EN VOUS RECOMMANDANT
DE CETTE ANNONCE, UN SPLENDIDE CALENDRIER.

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérubou, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE

et LUNETTES

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

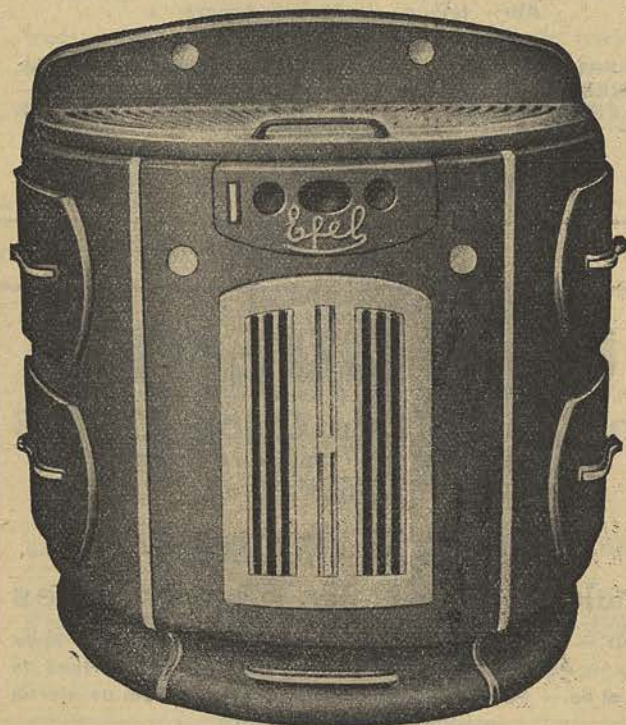
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



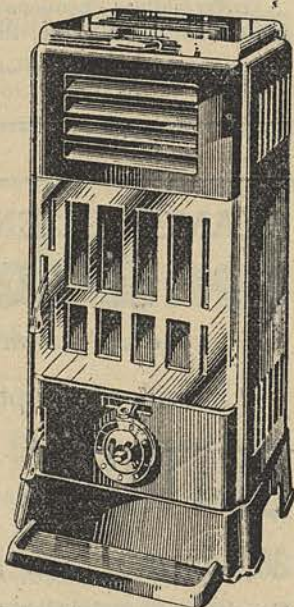
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10,20 avec le maximum de rendement.



Poêles, Foyers, Cuisinières.



FoBRUX 236



Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.
HAREN-loz-BRUXELLES

GRANUM 1668

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS · NEURALGIES · DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPYENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables

23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Priz courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349. 9 Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénée — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue — médicinales et vétérinaires

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1 ANTWERPEN

Ruwe koffie
Rijst
Meelwaren
Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus
Riz

Féculeux
Épices

*Importation directe
Meilleures conditions*

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.
QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
376.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.28

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,
du Congo belge, des Indes orientales

Les Établissements

Paul THIWISSEN, S. A.

13, rue Ste-Véronique, LIÈGE

Téléphone 168.96

se recommandent tout spécialement aux Missions
pour la fourniture

d'ouate, gaze, bandes et tous objets de pansements

CATALOGUE SUR DEMANDE

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE

1236

G. Mayan - Malevé

Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spélaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES-COKES-BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Chocolaterie — Confiserie

FINE

Nouvelles Usines

ETNA

217, rue Victor Rauter

BRUXELLES

Téléphone 21.61.19

Fabrique de Massepain

Apprenez
les langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Berges, volles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé un escompte de 2% sur les commandes.



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE, VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.64 et 179.14.

Spécialités en gros

Dépôts et Monopoles

Produits chimiques et cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

Comptoir de

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —

Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIÈGE

Téléphone 233.26

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agréé par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68